





Call  
m2  
7-25









**VOYAGE  
MERVEILLEUX  
DU PRINCE  
FAN-FÉRÉDIN  
DANS  
LA ROMANCIE;  
CONTENANT**

Plusieurs Observations Historiques,  
Géographiques, Physiques,  
& Critiques & Morales.



**A PARIS,**  
Chez **P. G. LE MERCIER**, rue  
S. Jacques, au Livre d'Or.

---

**M. DCC. XXXV.**  
*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

# VOYAGE

DE LA FRANCE

DU PRINCE

ROYAL

DE

LA ROYALTE

FRANCAISE

ET DE LA

ROYAUME



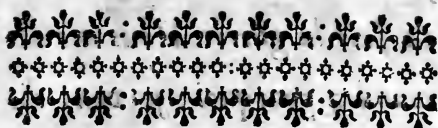
A PARIS,

chez M. DE LA HARPE,

Libraire, Palais National,

au Salon de Peinture,

à l'Entree du Vestibule.



A M A D A M E

C \* \* B \* \*

*Non , MADAME , je ne  
connois point de méchanceté  
pareille à celle que vous m'a-  
vez faite. Il faut que le Public  
en soit juge; je ne puis souffrir les  
Romans, vous le sçavez. Je vois  
que vous les aimez, & je vous*

iv      EPIÎTRE

pour une femme. Vous abhorrez une Epître Dédicatoire, vous me l'avez dit. Eh bien, vous aurez l'un & l'autre. Car je le déclare ici à tout le Public. C'est à vous, & à vous toute seule, c'est à Madame C\*\* B\*\* que je dédie cet Ouvrage; & comme jamais Dédicace ne va sans éloges, il ne tient qu'à moi de vous en accabler; c'est une belle occasion de satisfaire l'envie que j'en ai depuis long-tems. Non, je crois vous entendre me de-

# LETTRE. V

*mander grâce ; & je n'ai pas  
 le courage de vous refuser.  
 Pour rendre ma vengeance com-  
 plette, il suffiroit de vous nom-  
 mer ; mais je m'en garderai  
 bien , parce que vous ne man-  
 queriez pas de me rendre la  
 pareille ; & à dire le vrai , je  
 ne vous hais pas assez pour ache-  
 ter à mes propres dépens le  
 plaisir de me venger. Gardez-  
 moi donc le secret , je vous prie ,  
 comme je vous le garderai ; &  
 je vous promets de plus que si  
 ce petit Ouvrage répond à mes*

**VI**      **ÉPI TRE.**

*intentions, en vous inspirant à  
vous & à ceux qui le liront,  
un juste dégoût de la lecture  
des Romans, je vous pardon-  
nerai de me l'avoir fait écrire.  
J'ai l'honneur d'être,*

**MADAME,**

*Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur \*\*\**



\*\*\*\*\*  
**A P P R O B A T I O N.**

**J'r lû par ordre de Monseigneur le**  
 Garde des Sceaux un Manuscrit inti-  
 tulé : *Voyage Merveilleux du Prince Fan-  
 Férédin dans la Romancie.* Le dessein de  
 cet Ouvrage ingénieux m'a paru digne de  
 l'impression. Fait à Paris le 5. Mars, 1735.

**G A L L Y O T.**

\*\*\*\*\*  
**P R I V I L E G E D U R O I.**

**L**OUIS PAR LA GRACE DE DIEU,  
 ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE:  
 A nos amez & féaux Conseillers, les Gens  
 tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres  
 des Requêtes ordinaires de notre Hôtel,  
 Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs,  
 Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, &  
 autres nos Justiciers, qu'il appartiendra:  
**S A L U T.** Notre bien amé le Sieur \*\*\*  
 Nous ayant fait remontrer qu'il souhaite-  
 roit faire imprimer & donner au Public  
 un *Voyage Merveilleux du Prince Fan-Féré-  
 din dans la Romancie*; s'il Nous plaisoit  
 lui accorder nos Lettres de Privilège sur  
 ce nécessaires, offrant pour cet effet de  
 le faire imprimer en bon papier & beaux  
 caractères, suivant la feuille imprimée &  
 attachée pour modèle sous le contrescel des

Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit sieur Exposéant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes de faire imprimer ledit Voyage ci-dessus spécifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notre dit contrescel, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition quelles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit du dit sieur Exposéant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposéant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des

Imprimeurs & Libraires de Paris , dans  
trois mois de la date d'icelles, que l'impression de ce Livre sera faite dans notre  
Royaume , & non ailleurs , & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du dixième Avril mil sept cens vingt-cinq , & qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur Chauvelin : le tout à peine de nullité des Présentes ; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux Copies collationnées , par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans de-

mander autre permission, & nonobstant  
clameur de Haro, Charte Normande, &  
Lettres à ce contraires : CAR tel est notre  
plaisir. **DONNE'** à Versailles le dixième  
jour du mois de Mars l'an de grace mil  
sept cens trente-cinq, & de notre Règne  
le vingtième. *Signé*, par le Roi en son  
Conseil.

**DE SAINSON.**

*Registré sur le Registre IX. de la Chambre  
Royale & Syndicale des Libraires & Im-  
primeurs de Paris, N°. 73. fol. 62. con-  
formément au Règlement de 1723. qui fait  
défense Art. IV. à toutes personnes de quel-  
que qualite. qu'elles soient, autres que les  
Libraires & Imprimeurs, de vendre, débi-  
ter & faire afficher aucuns Livres pour les  
vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent  
les Auteurs ou autrement ; & à la charge de  
fournir les Exemplaires prescrits par l'Art.  
CVIII. du même Règlement. A Paris  
ce 13. Mars 1735.*

*Signé*, G. MARTIN, Syndic.



# T A B L E

## DES CHAPITRES.

---

CHAP. I.	<b>D</b> épart du Prince Fan- Férédin pour la Ro- mancie.	page 1
CHAP. II.	Entrée du Prince Fan- Férédin dans la Romancie. Des- cription & Histoire naturelle du Pays.	20
CHAP. III.	Suite du Chapitre pré- cédent.	36
CHAP. IV.	Des Habitans de la Ro- mancie.	60
CHAP. V.	Rencontre & réveil du Prince Zazaraph, Grand Paladin de la Dondindandie, avec le Dic- tionnaire de la Langue Roman- cienne.	80
CHAP. VI.	De la haute & basse Ro- mancie.	102
CHAP. VII.	De mille choses curieu-	

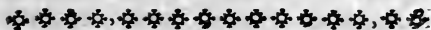
# T A B L E.

<i>ses , &amp; de la maladie des bâille- mens.</i>	112
CHAP. VIII. <i>Des Bois d'amour.</i>	126
CHAP. IX. <i>Des Voitures &amp; des Voyages.</i>	137
CHAP. X. <i>Des trente-six formalités préliminaires qui doivent précéder les propositions de Mariage.</i>	150
CHAP. XI. <i>Des grandes épreuves; &amp; ressemblance singuliere qui fera peut- être soupçonner aux Lecteurs le dé- nouëment de cette Histoire.</i>	168
CHAP. XII. <i>Des Ouvriers, Métiers &amp; Manufactures de la Romancie.</i>	188
CHAP. XIII. <i>Arrivée d'une Flotte. Jugement des nouveaux débarqués.</i>	219
CHAP. XIV. <i>Arrivée de la Princesse Anemone. Le Prince Fan-Férédin devient amoureux de la Princesse Rosebelle.</i>	243
Conclusion & Catastrophe lamentable.	269
Fin de la Table des Chapitres.	

VOYAGE



VOYAGE  
MERVEILLEUX  
DU PRINCE  
FAN-FÉRÉDIN  
DANS  
LA ROMANCIE.



CHAPITRE I.

*Départ du Prince Fan-Férédin  
pour la Romancie.*



J'E pourrois , suivant  
un usage assez reçu ,  
commencer cette His-  
toire par le détail de  
ma naissance , & de tous les

A

## 2 VOYAGE MERVEILLEUX

soins que la Reine Fan-Férédine ma mere prit de mon éducation ; c'étoit la plus sage & la plus vertueuse Princesse du monde ; & sans vanité , j'ai quelquefois ouï dire , que par la sagesse de ses instructions elle avoit scû me rendre en moins de rien un des Princes les plus accomplis que l'on eût encore vûs. Je suis même persuadé que ce récit , orné de belles maximes sur l'éducation des jeunes Princes , figureroit assez bien dans cet Ouvrage ; mais comme mon dessein est moins de parler de moi-même , que de raconter les choses admirables que j'ai vuës , j'ai crû devoir omettre ce détail , & toute autre circonstance inutile à mon sujet.

La Reine Fan-Férédine aimoit assez peu les Romans ;



mais ayant lû par hafard dans je ne fçai quel Ouvrage\*, composé par un Auteur d'un caractere respectable, que rien n'est plus propre que cette lecture pour former le cœur & l'esprit des jeunes personnes, elle se crût obligée en conscience de me faire lire le plus que je pourrois de Romans, pour m'inspirer de bonne heure l'amour de la vertu & de l'honneur, l'horreur du vice, la fuite des passions, & le goût du vrai, du grand, du folide, & de tout ce qu'il y a de plus estimable. En effet, comme je suis né, dit-on, avec d'assez heureuses dispositions, je ressentis bientôt les fruits d'une si loüable éducation. Agité de mille mouvemens inconnus, le cœur plein de beaux sentimens, & l'esprit

\* De l'usage des Romans.

#### 4 VOYAGE MERVEILLEUX

rempli de grandes idées , je commençai à me dégoûter de tout ce qui m'environnoit. Quelle différence , disois-je , de ce que je vois & de tout ce que j'entends , avec ce que je lis dans les Romans ! Je vois ici tout le monde s'occuper d'objets d'intérêt , de fortune , d'établissement , ou de plaisirs frivoles. Nulle aventure singulière : nulle entreprise héroïque. Un amant , si on l'en croyoit , iroit d'abord au dénouement , sans s'embarasser d'aucun préliminaire. Quel procédé ! pourquoi faut-il que je sois né dans un climat où les beaux sentimens sont si peu connus ? Mais pourquoi , ajoûtois - je , me condamner moi-même à passer tristement mes jours dans un pays où l'on ne sçait point estimer les vertus héroïques ? J'y regne , il est

vrai , mais quelle satisfaction pour un grand cœur de regner sur des sujets presque barbares ? Abandonnons-les à leur grossiereté , & allons chercher quelque glorieux établissement dans ce pays merveilleux des Romains , où le peuple même n'est composé que de Héros.

Telles furent les pensées qui me vinrent à l'esprit , & je ne tardai pas à les mettre en exécution. Après m'être muni secrètement de tout ce que je crûs nécessaire pour mon voyage , je partis pendant une belle nuit au clair de la Lune , pour tenter , en parcourant le monde , la découverte que je méditois. Je traversai beaucoup de plaines , je passai beaucoup de montagnes ; je rencontrai dans mon chemin des Châteaux & des Villes sans nombre ; mais

ne trouvant par-tout que des pays semblables à ceux que je connoissois déjà , & des peuples qui n'avoient rien de singulier , je commençai enfin à m'ennuyer de la longueur de mes recherches. J'avois beau m'informer & demander des nouvelles du pays des Romans ; les uns me répondoient qu'ils ne le connoissoient pas même de nom : les autres me disoient qu'à la vérité ils en avoient entendu parler , mais qu'ils ignoroient dans quel lieu du monde il étoit situé. La seule chose qui souûtenoit mon courage dans la longueur & la difficulté de l'entreprise , c'est la réflexion que je faisois, qu'après tout il falloit bien que la Romancie fût quelque part , & que ce ne pouvoit pas être une chimere. Car enfin , disois-je ,

si ce pays n'existoit pas réellement , il faudroit donc traiter de visions ridicules & de fables puériles tout ce qu'on lit dans les Romans. Quelle apparence ! Eh ! que faudroit-il donc penser de tant de personnes si raisonnables d'ailleurs qui ont tant de goût pour ces lectures , & de tant de gens d'esprit qui emploient leurs talens à composer de pareils Ouvrages ?

Cependant malgré ces réflexions , j'avoue que je fus quelquefois sur le point de me repentir de mon entreprise , & qu'il s'en fallût peu que je ne prisse la résolution de retourner sur mes pas. Mais non , me dis-je , encore une fois à moi-même : après en avoir tant fait , il seroit honteux de reculer. Que sçais-je si je ne touche pas au terme tant désiré ? J'y touchois

en effet sans le sçavoir , & voici comment la chose arriva par un accident bizarre , qui par-tout ailleurs m'auroit coûté la vie.

Après avoir monté pendant plusieurs heures les grandes Montagnes de la Troximanie , j'arrivai enfin avec beaucoup de peine jusqu'à leur cime , conduisant mon cheval par la bride. Là , je sentis tout-à-coup que la terre me manquoit sous les pieds ; en effet mon cheval roula d'un côté de la Montagne , & je culbutai de l'autre , sans sçavoir ce que je devins depuis ce moment jusqu'à celui où je me trouvai au fond d'un affreux précipice , environné de toutes parts de rochers effroyables. Il est visible que quelque bon génie me soutint dans ma chute pour m'empêcher d'y périr ; & je m'en serois apper-

çû dès-lors si j'avois eû toutes les connoissances que j'ai acquises depuis. Mais la pensée ne m'en vint point, & j'attribuai à un heureux hasard ce qui étoit l'effet d'une protection particulière de quelque Fée, de quelque Génie favorable, ou de quelqu'une de ces petites Divinités qui voltigent dans le pays des Romans en plus grand nombre que les papillons ne volent au Printems dans nos campagnes. On n'aura cependant pas de peine à comprendre que dans la situation où je me trouvai, après avoir levé les yeux au Ciel pour contempler la hauteur énorme d'où j'étois tombé, & avoir envisagé toute l'horreur des lieux qui m'environnoient, je dûs m'abandonner aux plus tristes réflexions. « Pauvre Fan-Férédin,

» que vas-tu devenir dans cette  
 » horrible solitude . . . . par où  
 » fortiras-tu de ces antres pro-  
 » fonds . . . . tu vas périr . . . . »

O que je dis de choses touchantes , & que je me plains éloquemment du destin , de la fortune , de mon étoile , & de tout ce qui me vint à l'esprit ! mais on va voir combien j'avois tort de me plaindre ; & par le droit que j'ai acquis dans le pays des Romans de faire des réflexions morales , je voudrois que les hommes apprissent une bonne fois par mon exemple , à respecter les décrets suprêmes qui reglent leur sort , & à ne se jamais plaindre des événemens qui leur semblent les plus contraires à leurs desirs.

Cependant la nuit qui approchoit , redoubloit mon inquiétude , & je me hâtai de profi-



ter du peu de jour & de forces qui me restoit pour sortir , s'il étoit possible , de l'abîme où j'étois. En vain aurois-je essayé de gagner les hauteurs : elles étoient trop escarpées. Il ne me restoit qu'à chercher dans les fonds une issue pour me conduire à quelque endroit habité , ou du moins habitable. Nul vestige de sentier ne s'offrit à ma vûë. Sans doute j'étois le premier homme qui fût descendu dans ce précipice. Je fûs ainsi réduit à me faire une route à moi-même , & en effet je fis si bien , en grimpant & sautant de rocher en rocher , tantôt m'accrochant aux brossailles , tantôt me laissant couler sur le dos ou sur le ventre , qu'après avoir fait quelque chemin de cette manière , j'arrivai à un endroit plus découvert & plus spacieux.

Le premier objet qui me frappa la vûë , fût une espece de Cimetiere, unCharnier, ou un tas d'ossemens d'une espece singuliere. C'étoient des cornes de toutes les figures , de grands ongles crochus , des peaux seches de dragons ailés , & de longs becs d'oiseaux de toute espece. Je me rappellai aussi-tôt ce que j'avois lû dans les Romans , des Griffons , des Centaures , des Hippogriffes , des Dragons volans , des Harpies, des Satyres , & d'autres animaux semblables, & je commençai à me flatter que je n'étois pas loin du pays que je cherchois. Ce qui me confirma dans cette idée , c'est qu'un moment après je vis sortir de l'ouverture d'un antre un Centaure , qui venant droit à l'endroit que j'observois , y jeta une grande carcasse d'Hip-

pogriffe qu'il avoit apportée sur son dos , après quoi il se retira , & s'enfonça dans l'ancre d'où il étoit sorti. Quoique je connusse parfaitement les Centaures , par les lectures que j'avois faites , & que d'ailleurs je ne manque point de courage , j'avoue que cette première vûë me causa quelque émotion ; je me cachai même derrière un rocher pour observer le Centaure jusqu'à ce qu'il se fût retiré ; mais alors reprenant mes esprits , & m'armant de résolution : qu'ai-je à craindre , dis-je en moi-même , de ce Centaure ? J'ai lû dans tous les Romans que les Centaures sont les meilleures gens du monde. Loin d'être ennemis des hommes , ils sont toujours disposés à leur rendre service , & à leur apprendre mille secrets curieux,

témoin le Centaure Chiron. Peut-être celui-ci me portera-t-il au pays des Romains ; du moins il ne refusera pas de me tirer de ces horribles lieux.

Je marchai aussi-tôt vers l'an-  
tre, & m'arrêtant à l'entrée, je  
l'appellai à haute voix en ces  
termes : « Charitable Centaure,  
» si votre cœur peut être touché  
» par la pitié, foyez sensible au  
» malheur d'un Prince qui im-  
» plore votre générosité. C'est le  
» Prince Fan-Férédin qui vous  
» appelle. » Mais j'eus beau ap-  
peller & élever ma voix, perfon-  
ne ne parut. Plein d'inquiétude  
& d'une frayeur secrete, j'en-  
traï dans la Caverne, & je vis  
que c'étoit un chemin souterrain  
qui s'enfonçoit beaucoup sous la  
Montagne. Quel parti prendre ?  
Je n'en trouvai pas d'autre que  
de suivre le Centaure, jugeant

qu'il n'étoit pas possible que je ne le rencontraffe, ou que je ne me fiffe bien-tôt entendre à lui, Mais avoueraï-je ici ma foiblesse, ou ne l'avoueraï-je pas? Faut-il parler ou me taire? Voilà une de ces situations difficiles, où j'ai souvent vû dans les Romans les Héros qui racontent leurs aventures, & dont on ne connoît bien l'embarras que lorsqu'on l'éprouve soi-même. Après tout, comme j'ai remarqué que tout bien considéré, ces Messieurs prennent toujours le parti d'avouer de bonne grace, j'avoue donc aussi qu'à peine j'eus fait cent pas dans ce profond souterrain, en suivant toujours le rocher qui servoit de mur, que saisi d'horreur d'en voir dans un lieu si affreux sans sçavoir par quelle issue j'en pourrois sortir, je me laissai tomber

de foiblesse , & presque sans connoissance. Il m'en resta cependant assez pour me souvenir que dans une situation à peu près semblable , le célèbre Cleveland avoit eu l'esprit de s'endormir ; & trouvant l'expédient assez bon , je ne balançai pas à l'imiter. Mais après un tel aveu , il est bien juste que je me dédommage par quelque trait qui fasse honneur à mon courage. Je me relevai donc bien-tôt après , & considérant qu'il falloit me résoudre à périr dans ces profondes ténèbres des entrailles de la terre , ou trouver le moyen d'en sortir , je résolus de continuer ma route jusqu'où elle me pourroit conduire. Qu'on se représente un homme marchant sans lumière dans un boyau étroit de la terre à deux lieues peut-être de profondeur

profondeur , obligé souvent de ramper , de se replier , de se glisser comme un serpent dans des passages ferrés , sans pouvoir avancer qu'en tâtant de la main , & qu'en sondant du pied le terrain. Telle étoit ma situation , & on aura sans doute de la peine à en imaginer une plus affreuse. Le souvenir de cette aventure me fait encore tant d'horreur , que j'en abrège le récit.

Mais ce que je ne puis m'empêcher de dire , c'est que je n'ai jamais mieux reconnu qu'alors la vérité de ce que j'ai vû dans tous les Romans , qu'on n'est jamais plus près d'obtenir le bien qu'on désire, qu'au moment que l'on en paroît le plus éloigné : car voici ce qui m'arriva. Après avoir marché long-tems de la façon que je viens de ra-

conter , je crus que je commençois à appercevoir quelque foible lumiere. J'eus peine d'abord à me le persuader , & je l'attribuai à un effet de mon imagination inquiète & troublée. Cependant j'apperçus bien-tôt que cette lumiere augmentoit sensiblement , & je n'en pûs plus douter , lorsque je vis que je commençois à distinguer les objets. O quelle joye je ressentis dans ce moment ! tout mon corps en tressaillit , & je ne connois point de termes capables de l'exprimer. Je ne comprends pas encore comment ce passage subit d'une extrême tristesse à un si grand excès de joye , ne me causa pas une révolution dangereuse. Quoiqu'il en soit , voyant que le jour augmentoit toujours , & jugeant que la sortie que je cherchois ne devoit



pas être éloignée , je doublai le pas , ou plutôt je courus avec empressement pour y arriver. Je la trouvai en effet , & je vis . . . . . le dirai-je ? Oüi , je vis les choses les plus étonnantes , les plus admirables , les plus charmantes qu'on puisse voir. Je vis en un mot le pays des Romains. C'est ce que je vais raconter dans le Chapitre suivant.





## CHAPITRE II.

*Entrée du Prince Fan-Férédin  
dans la Romancie. Descri-  
ption & Histoire naturelle  
du Pays.*

**L**A plûpart des Voyageurs aiment à vanter la beauté des pays qu'ils ont parcourus , & comme la simple vérité ne leurourniroit pas assez de merveilleux , ils sont obligés d'avoir recours à la fiction. Pour moi loin de vouloir exagérer , je voudrois aucontraire pouvoir dissimuler une partie des merveilles que j'ai vuës , dans la crainte où je suis qu'on

ne se défie de la sincérité de ma relation. Mais faisant réflexion qu'il n'est pas permis de supprimer la vérité pour éviter le soupçon de mensonge, je prends généreusement le parti qui convient à tout Historien sincère, qui est de raconter les faits dans la plus exacte vérité, sans aucun intérêt de parti, sans exagération, & sans déguisement. Je prévois que les esprits forts s'obstineront dans leur incrédulité; mais leur incrédulité même leur tiendra lieu de punition, tandis que les esprits raisonnables auront la satisfaction d'apprendre mille choses curieuses qu'ils ignoroient. Je reprends donc la suite de mon récit.

A peine fus-je arrivé à la sortie du chemin souterrain, que jettant les yeux sur la vaste

campagne qui s'offroit à mes regards , je fus frappé d'un étonnement que je ne puis mieux comparer qu'à l'admiration où feroit un aveugle né qui ouvreroit les yeux pour la première fois : cette comparaifon est d'autant plus juſte , que tous les objets me parurent nouveaux , & tels que je n'avois rien vû de ſemblable. C'étoient à la vérité des bois , des rivières , des fontaines ; je diſtinguois des prairies , des collines , des vergers ; mais toutes ces choſes ſont ſi différentes de tout ce que dans ce pays-ci nous appellons du même nom , qu'on peut dire avec vérité que nous n'en avons que le nom & l'ombre.

La première réflexion qui me vint à l'eſprit , fut de ſonger qu'il y avoit ſous la terre beaucoup de pays que nous ne

connoissions pas , ce qui me parut une observation importante pour la Géographie & la Physique ; mais il est vrai qu'entraîné par la curiosité & l'admiration des objets qui s'offroient à mes yeux , je ne m'arrêtai pas long tems à ces réflexions Philosophiques. J'entrai dans la campagne sans trop sçavoir où je tournerois mes pas , me sentant également attiré de tous côtés par des beautés nouvelles , & pouvant à peine me donner le loisir d'en considérer aucune en particulier. Je me déterminai enfin à suivre une charmante rivière qui serpentoit dans la plaine. Cette rivière étoit bordée d'un gazon le plus beau , le plus riant , le plus tendre qu'on puisse imaginer , & ce gazon étoit embelli de mille fleurs de différente espece. Elle arro-

soit une prairie d'une beauté  
 admirable , dont l'herbe & les  
 fleurs parfumoient l'air d'une  
 odeur exquise, & si en serpentant  
 elle sembloit quelquefois retour-  
 ner sur ses pas , c'est sans doute  
 parce qu'elle avoit un regret  
 sensible de quitter un si beau  
 lieu. La prairie étoit ornée dans  
 toute son étenduë de bosquets  
 délicieux , placés dans de justes  
 distances pour plaire aux yeux ,  
 & comme si la nature aimoit  
 aussi quelquefois à imiter l'art ,  
 comme l'art se plaît toujourns à  
 imiter la nature, j'apperçus dans  
 quelques endroits des especes de  
 desseins réguliers formés de  
 gazon, de fleurs & d'arbrisseaux  
 qui faisoient des parterres char-  
 mans ; mais la riviere elle-mê-  
 me sembloit épuiser toute mon  
 admiration. L'eau en étoit plus  
 claire & plus transparente que  
 le

le crystal. Pour peu qu'on voulût prêter l'oreille , on entendoit ses ondes gémir tendrement , & ses eaux murmurer doucement ; & ce doux murmure se joignant au chant mélodieux des Cygnes , qui sont là fort communs, faisoit une musique extrêmement touchante. Au lieu de sable on voyoit briller au fond de la riviere des nacrés de perle, & mille pierres précieuses ; & on distinguoit sans peine dans le sein de l'onde un nombre infini de poissons dorés , argentés , azurés , pourpre , qui pour rendre le spectacle plus aimable , se plaisoient à faire ensemble mille agréables jeux.

C'est pourtant dommage , dis-je tout bas , qu'on ne puisse point passer d'un bord à l'autre pour jouir également des deux

côtés de la riviere. Le croira-t-on ? Sans doute ; car j'ai bien d'autres merveilles à raconter. A peine donc eus-je prononcé tout bas ces paroles, que j'aperçus à mes pieds un petit bateau fort propre. Je connoissois trop par mes lectures l'usage de ces bateaux , pour hésiter d'y entrer. J'y descendis en effet , & dans le moment je fus porté à l'autre bord de la riviere. Que les incrédules osent après cela faire valoir de mauvaises subtilités contre des faits si avérés. Voici dequoi achever de les confondre, c'est que considérant un certain endroit de la riviere, & trouvant qu'il eût été à propos d'y faire un pont , je fus tout étonné d'en voir un tout fait dans le moment même ; de sorte qu'on n'a jamais rien vu de si commode.



Cependant je continuai ma route , & je puis dire , sans exagération , qu'à chaque pas je rencontrais de nouveaux sujets d'admiration. J'aperçus entr'autres un endroit dans la prairie qui me parut un peu plus cultivé. J'eus la curiosité d'en approcher , & je trouvai une fontaine. L'eau m'en parût si pure & si belle , que ne doutant pas qu'elle ne fût excellente , j'en voulus goûter ; mais que ne sentis-je pas dans le moment au dedans de moi-même ! quelle ardeur , quels transports , quels mouvemens inconnus , quels feux ! ces feux avoient à la vérité quelque chose de doux , & il me semble que j'y trouvois du plaisir ; mais ils étoient en même-tems si vifs & si inquiets , que ne me possédant plus moi-même , & tombant al-

ternativement de la plus vive agitation dans une profonde rêverie , je marchois au travers de la prairie sans sçavoir précisément où j'allois. Je rencontrai ainsi une seconde fontaine , & je ne sçais quel mouvement me porta à boire aussi de son eau. Mais à peine en eus-je avalé quelques gouttes , que je me trouvai tout changé. Il me sembla que mon cœur étoit enveloppé d'une vapeur noire , & que mon esprit se couvroit d'un nuage sombre. Je sentis des transports furieux , & des mouvemens confus de haine & d'aversion pour tous les objets qui se présentoient. Ce changement m'ouvrit les yeux. Je me rappelai ce que j'avois lû des fontaines de l'amour & de la haine , & je ne doutai plus que ce ne fussent celles dont je

venois de boire. Alors me souvenant que j'avois aussi lû que le Lac d'indifférence ne devoit pas être éloigné des deux fontaines , je me hâtai de le chercher , & l'ayant rencontré ( car dans ce pays-là on rencontre toujours tout ce qu'on cherche ) j'en bus seulement quelques gouttes dans le creux de ma main , & dans l'instant rendu à moi-même , je sentis un calme doux & tranquille succéder au trouble qui m'avoit agité.

Je ne dis rien des plantes singulieres que j'observai. On sçait assez que le pays en est tout couvert. Ce n'est que dans la Romancie qu'on trouve la fameuse herbe Moly , & le célèbre Lotos. Les plantes mêmes que nous connoissons , & qui croissent aussi dans ce pays-là ,

y ont une vertu si admirable qu'on ne peut pas dire que ce soient les mêmes plantes ; & je ne puis à cette occasion m'empêcher d'admirer la simplicité de l'infortuné Chevalier de la Manche, qui crût pouvoir avec les herbes de son pays composer un baume semblable à celui de Fierabras. Car il est vrai que nous avons des plantes de même nom ; mais il s'en faut beaucoup qu'elles ayent la même vertu ; c'est par cette raison que les philtres amoureux , les breuvages enchantés , les charmes , & tous les sorts que nos Magiciens entreprennent de composer avec des herbes magiques ne réussissent point , parce que nous n'avons que des plantes sans force & sans vertu ; & je m'imagine que c'est encore ce qui fait que nous ne

voyons plus de ces baguettes merveilleuses , de ces bagues surprenantes , de ces talismans , de ces poudres , & mille autres curiosités pareilles , qui operent tant d'effets prodigieux , parce que nous n'avons pas dans ce pays-ci la véritable matiere dont elles doivent être composées.

Mais ce que je ne dois pas oublier , c'est la bonté admirable du climat. Je n'avois jamais compris dans la lecture des Romans comment les Princes & les Princesses , les Héros & leurs Héroïnes , leurs domestiques mêmes & toute leur suite passoient toute leur vie , sans jamais parler de boire ni de manger. Car enfin , disois-je , on a beau être amoureux , passionné , avide de gloire , & héros depuis les pieds jusqu'à la tête : encore faut-il quelque-

fois subvenir à un besoin aussi pressant que celui de la faim. Mais il est vrai que j'ai bien changé d'idée, depuis que j'ai respiré l'air de la Romancie. C'est premierement l'air le plus pur, le plus serein, le plus sain & le plus invariable qu'on puisse respirer. Aussi n'a-t-on jamais ouï dire qu'aucun Héros ait été incommodé de la pluie, du vent, de la neige, ou qu'il ait été enrhumé du serein de la nuit, lorsqu'au clair de la Lune il se plaint de ses amoureux tourmens. Mais cet air a surtout une propriété singulière, c'est de tenir lieu de nourriture à tous ceux qui le respirent, en sorte qu'on peut dans ce pays-là entreprendre le plus long voyage à travers les déserts les plus inhabités, sans se mettre en peine de faire aucune

provision pour soi ni pour les chevaux mêmes.

Voici encore une chose qui me frappa extrêmement. Nos rochers dans tous ces pays-ci sont d'une dureté & d'une insensibilité si grande, qu'on leur diroit pendant une année entière les choses du monde les plus touchantes, qu'ils ne les écouteront seulement pas. Mais ils sont bien différens dans la Romancie. J'en rencontrai dans mon chemin un amas assez considérable, & comme ma curiosité me portoit à tout observer, je m'en approchai pour les considérer de plus près. Je voulus même en tâter quelques-uns de la main; mais quel fut mon étonnement de les trouver si tendres, qu'ils cédoient à l'effort de ma main comme du gazon ou de la laine. J'avoue

que ce Phénomene me parût si étrange , que j'en jettai un cri d'étonnement , & je ne l'aurois jamais compris si on ne me l'avoit expliqué depuis. C'est qu'il étoit venu la veille un amant des plus malheureux & des plus éloquens du pays conter à ces rochers ses tourmens ; & son récit étoit si touchant , ses accens douloureux si pitoyables , que les rochers n'avoient pû y résister malgré toute leur dureté naturelle. Les uns s'étoient fendus de haut en bas , les autres s'étoient laissés fondre comme de la cire , & les plus durs s'étoient attendris & amollis au point que je viens de dire.

Si les rochers de la Roman-  
cie sont si sensibles , il est aisé  
de juger quelle doit être en ce  
pays - là la complaisance des  
Echos pour ceux qui ont à leur



parler. Il n'y a rien de si aimable ni de si docile. Ils répètent tout ce que l'ont veut. Si vous chantez , ils chantent ; si vous vous plaignez , ils se plaignent avec vous. Ils n'attendent pas même pour répondre que vous ayez achevé de parler , & plutôt que de laisser un pauvre amoureux parler seul , ils s'entretiendront avec lui une journée entière. C'est une des grandes ressources qu'on ait dans ce pays-là, quand on n'a personne à qui l'on puisse confier ses peines secrètes. Il n'y a qu'à aller trouver un Echo , sur-tout si c'est un Echo femelle , & en voilà pour aussi long-tems qu'on veut.





## CHAPITRE III.

*Suite du Chapitre précédent.*

**L**Es arbres de la Romancie sont en général à peu près faits comme les nôtres ; mais il y a pourtant sur cela des remarques importantes à faire. Car outre que leur feuillage est toujours d'un beau verd , leur ombrage délicieux , leurs fruits beaucoup meilleurs que les nôtres , c'est dans la Romancie seule qu'on trouve de ces arbres si précieux & si rares , dont les uns portent des rameaux d'or , & les autres des pommes d'or. Mais il est vrai que s'il est rare de les rencontrer , il est encore plus difficile d'en approcher &

d'en cueillir les fruits , parce qu'ils sont tous gardés par des Dragons ou des Geants terribles , dont la vûe seule porte la frayeur dans les ames les plus intrépides. En vain se flateroit-on de pouvoir tromper leur vigilance ; ils ont touûjours les yeux ouverts , & ne connoissent pas les douceurs du sommeil. D'un autre côté entreprendre de les forcer, c'est s'exposer à une mort certaine ; de sorte qu'il faut renoncer à l'espoir de cueillir jamais des fruits si précieux , à moins qu'on ne soit favorisé de quelque protection particuliere : alors il n'y a rien de si aisé. Une petite herbe qu'on porte sur soi , un miroir qu'on montre au Dragon ou au Geant , une baguette dont on les touche , un breuvage qu'on leur présente , le moindre petit charme les as-

soupit ; après quoi il est facile de leur couper la tête , & de se mettre ainsi en possession de tous les trésors dont ils sont les gardiens. Je dois pourtant avertir que ce que j'en dis ici n'est que sur le rapport d'autrui ; car comme ces arbres sont fort rares , je n'en ai point trouvé sur ma route , & je n'ai eu d'ailleurs aucun intérêt d'en aller chercher.

Mais une chose que j'ai vûe , & qu'on doit regarder comme certaine , c'est le goût que les arbres ont dans ce pays-là pour la musique. Voici un fait qui m'est arrivé , & qui me causa dans le tems beaucoup de surprise. Un jour que je m'étois abandonné au sommeil dans un charmant bocage de jeunes maronniers , je fus fort étonné à mon réveil de me trouver exposé aux ardeurs du Soleil , &

entièrement à découvert, fans que je pûsse imaginer ce qu'étoient devenus les arbres qui m'avoient prêté leur ombre il n'y avoit qu'un moment. Mais en regardant de tous cotés, je les apperçus déjà un peu loin qui marchotent comme en cadence vers une petite plaine, où un excellent joueur de luth les attiroit à lui, par le son harmonieux de son instrument. Quelques rochers s'étoient mis de leur compagnie avec tout ce qu'il y avoit de lions, de tigres & d'ours dans ce canton. C'est un des spectacles qui m'ayent fait le plus de plaisir dans tout le cours de mon voyage.

Pour ce qui est de ce que j'avois entendu raconter à un Historien célèbre\*, que les arbres avoient entr'eux une langue

\* *Cyrano de Bergerac.*

fort intelligible pour s'entretenir ensemble , lorsqu'un vent doux & léger agitoit l'extrémité de leurs branches , j'ai eu beau m'y rendre attentif dans les diverses forêts que j'ai vûes ; il faut ou que cette observation m'ait échappé , ou plutôt que le fait ne soit pas vrai , d'autant plus que cet Historien n'est pas toujours exact dans ses récits.

Il n'en est pas ainsi de ceux qui ont assuré que les arbres servoient de demeure à des Divinités champêtres ; car c'est un fait avéré , dont j'ai été souvent témoin. Rien même n'est plus commun sur le soir , lorsque la Lune commence à éclairer les ombres de la nuit , que de voir sur tout les chênes s'entrouvrir , pour laisser sortir de leur sein les Dryades qui y passent la journée , & se rouvrir le  
 matin

matin à la pointe du jour , pour les recevoir après qu'elles ont dansé dans les champs avec les Nayades. Comme il est aisé de distinguer les arbres habités de ceux qui ne le sont pas , ils sont extrêmement respectés , & nul mortel n'a la hardiesse d'y toucher. Si quelque téméraire osoit y porter la coignée , on en verroit aussi-tôt le sang couler en abondance ; mais son impiété seroit bien-tôt punie.

Les Faunes ont aussi leurs arbres comme les Dryades , & il y a des marques pour les distinguer. Mais cela ne laisse pas de donner quelquefois occasion à des jeux fort plaisants. Au retour du bal un jeune Faune va s'emparer de l'arbre d'une Dryade. La Dryade arrive & frappe à son arbre pour le faire ouvrir. Qui va là ? La place est

prise. Il faut composer. La Dryade s'en défend , s'échappe , & court se saisir à son tour du logement d'une autre Dryade. Celle-ci survient & fait du bruit , pendant lequel le Faune sortant doucement , vient par derrière pour la surprendre. Mais elle s'en apperçoit & s'enfuit. Le Faune court après ; pendant qu'il court , la première Dryade regagne son arbre. Celle qui est poursuivie en gagne un autre si elle peut ; mais enfin il y a toujours une dernière arrivée qui paye pour les autres , & le jeu finit ainsi. C'est à ce petit divertissement que nous sommes redevables du jeu qu'on appelle *aux quatre coins*.

Au reste , ce n'est que pour quelques momens qu'il peut être permis à ces Divinités de se déloger ainsi. Car elles sont



toutes obligées par les loix de leur condition naturelle , de vivre & de mourir avec leurs arbres , sans pouvoir s'en séparer autrement que par la mort. Il ne faut pourtant pas croire qu'elles meurent réellement ; leur mort ne consiste qu'à passer sous quelque autre forme , lorsque l'arbre périt enfin de vieillesse , ou par quelque accident. On distingue ainsi les vieilles Divinités des plus jeunes , & on reconnoît même à la disposition de l'arbre celles de la Divinité qui l'habite , c'est-à-dire , si elle est heureuse ou non. On me fit remarquer entr'autres un Tremble, qui étoit habité par un Faune des plus sages & des plus vertueux de son espèce. Il avoit même, disoit-on, des qualités assez aimables ; mais après avoir long-tems vécu dans l'in-

différence , il avoit eû le malheur d'aimer , & pendant plusieurs années il n'avoit ressenti que les tourmens de l'amour , sans en éprouver jamais les plaisirs. Le chagrin & le désespoir avoient enfin surmonté son courage & sa raison. Il languissoit sans espérance de vivre long-tems , ou plutôt si quelque chose pouvoit encore lui plaire , c'étoit l'espoir de mourir bientôt , & on s'en appercevoit à la pâleur de ses feuilles , à la sécheresse de ses branches & de sa cime , qui commençoit déjà à se dépouiller de verdure.

En continuant de marcher , je rencontraï quelques ruisseaux de lait & de miel. Ils sont assez communs dans ce pays-là ; & comme j'en avois souvent entendu parler , je n'en fus pas beaucoup étonné ; mais j'igno-

rois quelle pouvoit être la source de ces ruisseaux charmans , & j'eus le plaisir de la voir de mes yeux. C'est que dans la Romancie les Vaches & les Chevres sont si abondantes en lait , qu'elles en rendent continuellement d'elles-mêmes , sans qu'on se donne la peine de les traire ; de sorte que dès qu'il y en a seulement une douzaine ensemble , elles forment en moins de rien un ruisseau de lait assez considérable. Les ruisseaux de miel sont formés à-peu-près de la même manière. Les Abeilles s'attachent à un arbre pour y faire leur miel , & elles en font une si prodigieuse quantité , que les gouttes qui en tombent sans cesse , forment un ruisseau.

Cela me donna occasion de considérer de plus près les trou-

peaux qui païssoient dans la prairie. Je puis assûrer qu'ils en valoient bien la peine , & on le croira aisément , puisque je vis en effet dans ce pays-là tous les animaux qu'on ne voit pas ici. Les troupeaux étoient séparés selon leurs espèces différentes en différens parcs. Je considérai d'abord un haras de chevaux, & j'en remarquai de trois sortes. La première étoit de chevaux assez semblables aux nôtres , mais d'une beauté incomparable. Ils étoient tous si vifs & si ardens , que leur haleine paroissoit enflammée , & ce qui m'étonna le plus, c'est qu'ils font d'une agilité si surprenante , qu'ils courent sur un champ couvert d'épis , sans en rompre un seul. Aussi ne font-ils pas engendrés selon les loix ordinaires de la nature. Ils n'ont d'autre pere que le Zéphy-

re, & pour en perpétuer la race, il ne faut qu'exposer les cavallés lorsque ce vent souffle, & elles sont aussi-tôt pleines. Il seroit fans doute bien à souhaiter que nous eussions dans ce pays-ci de pareils haras; mais on n'en a encore jamais vû que dans la Lybie. J'y remarquai sur tout une jument d'une beauté admirable. On l'appelloit *la jument sonnante*, parce qu'il lui pendoit aux crins de la tête & du col, une infinité de petites sonnettes d'or, qui au jugement des fins connoisseurs en harmonie, faisoient une fort belle musique.

La seconde espèce est des Pegases, c'est-à-dire, de ces chevaux ailés qui volent dans les airs aussi légèrement que nos hirondelles. On sçait qu'il n'en a paru qu'un seul dans notre

Hemisphère du tems de Bellerophon ; mais ils sont fort communs dans la Romancie. La troisième espèce est de ces belles Licornes blanches , qui portent une longue corne au milieu du front. Elles sont fort estimées dans le pays quoiqu'elles n'y soient pas rares.

Près du parc aux chevaux j'en vis un de Griffons & d'Hippogriffes. Ces animaux sont terribles en apparence , & on ne peut considérer sans quelque frayeur leurs griffes effroyables , leur bec crochu , leurs grandes aîles , & leur queue de lion ; mais ils sont en effet les plus dociles de tous les animaux , & fort aisés à apprivoiser. Quand on en a une fois apprivoisé quelqu'un , on en fait tout ce qu'on veut. Ils sont d'une commodité admirable pour atteler aux voitures ,

voitures , & faire beaucoup de chemin en peu de tems.

Pour ce qui est des Centaures , on voulut autrefois les faire parquer aussi comme les Chevaux & les Griffons, parce qu'ils tiennent en effet beaucoup du cheval ; mais ils n'y voulurent jamais consentir , prétendant qu'ils ne tenoient pas moins de l'homme ; & comme en effet il est assez difficile de décider si ce sont des hommes ou des chevaux , l'affaire est demeurée indécise ; & cependant on leur a laissé la liberté de courir la campagne selon leur fantaisie , & de vivre à leur maniere.

Le parc des Hircocerfs & des Chimeres me parut un des plus curieux à voir , & m'amusa fort long-tems. Tous ces monstres étoient resserrés chacun dans une loge faite en for-

me de cage , qui laissoit voir toute leur taille & leur figure , ce qui faisoit une espèce de Ménagerie fort divertissante d'une part, par l'assortiment bizarre de divers animaux unis ensemble, & terrible de l'autre par la figure monstrueuse & menaçante de ces bêtes farouches.

Aux deux côtés de cette Ménagerie on avoit pratiqué deux grands canaux , mais bien différens l'un de l'autre ; car l'un étoit plein d'un feu clair & vif, qu'on avoit soin d'entretenir continuellement , c'étoit pour loger & nourrir un troupeau de Salamandres. L'autre étoit rempli d'une belle eau claire & transparente. C'étoit la demeure de deux ou trois bandes de Sirenes qu'on y avoit logées comme dans une maison de force , pour les punir des débau-



ches effroyables, où elles avoient engagé par les charmes de leur voix enchanteresse , quantité de Heros vertueux. Outre la retraite à laquelle elles étoient condamnées pour plusieurs années , elles avoient défense de chanter , si ce n'étoit quelques morceaux de l'Opéra d'H . . . . . parce qu'on jugeoit qu'il n'y avoit pas de danger d'en être attendri ; mais elles en trouvoient le chant si sauvage , qu'elles aimoient mieux se taire , de forte qu'elles étoient en effet muettes comme des poissons.

Outre ces deux canaux , il y avoit encore un puits fort profond , qui servoit de demeure à des Basilics. Mais je me gardai bien de me présenter à l'ouverture du puits , pour ne pas m'exposer à être tué par le regard meurtrier de ces monstres.

Je passai de là à un quartier où j'appercevois des moutons. Je n'ai jamais rien vû de si aimable. Mais j'ai sur tout un plaisir singulier à me rappeler le charmant tableau qui s'offrit à mes yeux. On sçait comment sont faits parmi nous les Bergers & les Bergeres ; rien de plus abject ni de plus dégoutant ; & n'en ayant jamais vû d'autres , je m'étois persuadé que tout ce que je lisois de ceux d'autrefois , sur tout de ceux qui habitoient les bords du Lignon, n'étoit que jeu d'esprit & pure fiction. C'est moi qui me faisois illusion à moi-même. Non , rien n'est si galant ni si aimable que les Bergers de la Romancie \*. Leur habillement est toujours extrêmement propre ; simple, mais de bon gout : peu chargé de pa-

\* *Roman de l'Astrée.*

rures , mais élégant & bien assorti à la taille & à la figure. Toutes leurs houlettes sont ornées de rubans , dont la couleur n'est jamais choisie au hasard ; car elle doit marquer toujours les sentimens & les dispositions de leur cœur ; & je n'en ai vu aucune qui ne fût en même tems chargée de chiffres ingénieux & tout-à-fait galants. Si les Bergeres ignorent l'usage du rouge , du blanc , des mouches & de tous les attraits empruntés , c'est que l'éclat & la vivacité naturelle de leur teint surpasse tout ce que l'art peut prêter d'agrémens. Toute la parure de leur tête consiste en quelques fleurs nouvelles , qui mêlées avec les boucles de leurs cheveux , font un effet plus charmant mille fois que ne feroient les perles & les diamans. Mais

ce qui acheve de les rendre les plus aimables personnes du monde , ce sont ces graces touchantes & naturelles dont elles sont toutes pourvûes. Qu'elles soient vives ou d'une humeur plus tranquille , qu'elles chantent , qu'elles dansent , qu'elles fourient , qu'elles soient tristes , qu'elles dorment ou qu'elles veillent , elles font tout cela avec tant de grace & de gentillesse, qu'il n'y a point de cœur si insensible qui n'en soit ému. L'aimable candeur & l'innocente simplicité sont des vertus qui ne les quittent jamais. Elles ignorent jusqu'au nom de la dissimulation , de la perfidie , de l'infidélité , & de ces artifices dangereux , que la jalousie ou la coquetterie mettent en usage. Le Berger qui vit parmi elles est le plus heureux des hom-

mes ; s'il aime , il est sûr d'être aimé ; sa tendresse est payée de tendresse , & sa constance de fidélité. Le Berger sans amour & qui chérit son indifférence , n'a point à craindre d'être séduit par les amorces trompeuses d'une coquette perfide ou volage. *Amour & simplessse* , c'est leur devise , & l'âge d'or recommence tous les jours pour eux. Ce qu'il y a de plus admirable , c'est qu'avec cette innocente simplicité qui fait leur caractère , & les Bergers & les Bergeres , semblables à ceux du Lignon , joignent tous les raffinemens les plus recherchés de l'amour le plus délicat , & des cœurs les plus sensibles ; mais il est inouï qu'ils en fassent jamais d'usage qu'au profit de l'amour même. Assis à l'ombre des verds bocages , ou sur les

bords d'un clair ruisseau , on les voit toujours agréablement occupés à chanter leurs amours, & à faire retentir les échos des vallons du son de leurs chalumeaux, & de leurs pipeaux champêtres. Les oiseaux ne manquent jamais d'y mêler leur tendre ramage , en même tems que les ruisseaux y joignent leur doux murmure. Les troupeaux se ressentent de la félicité de leurs maîtres , & l'on voit toujours dans leurs prairies bondir les moutons & les agneaux , sans que les loups osent leur donner la moindre allarme. Au reste, ils ne songent jamais, ces heureux Bergers , aux nœuds de l'Hymen. Ils mettent toute leur satisfaction à recevoir quelques tendres marques d'amitié de leurs vertueuses & chastes Bergeres, & jusques à la mort ils

préferent constamment l'espérance de posséder aux fades douceurs de la possession même.

J'avouë , que touché d'un spectacle si riant & si gracieux , je fus tenté de prendre sur le champ une pannetiere & une houlette , & de fixer toutes mes courses dans un si beau lieu , pour y couler le reste de mes jours dans la paix & l'innocence , & goûter à jamais les douceurs d'un repos tranquille. Je ne suis pas même le premier à qui cette pensée soit venue à l'esprit , à la simple lecture des *biens parfaits* que l'innocente simplicité fait trouver au bord des fontaines , dans les prés , dans les bois & les forêts ; mais faisant réflexion que je ferois toujours le maître de choisir quand je voudrois ce genre de vie , & que j'avois encore un

grand pays à parcourir , je continuai ma route.

Je remarquai en chemin quelques taureaux sans cornes, parce qu'on les leur avoit arrachées pour en faire des Cornes d'abondance. Je vis d'autres Taureaux qui avoient des cornes & des pieds d'airain, des Vaches d'une beauté admirable qui descendoient de la fameuse Io : plusieurs Chéyres Amalthées, des Cerberes ou grands Chiens à trois têtes, des Chats bottés, des Singes verts ; & sur-tout je vis d'un peu loin dans un petit Lac une Hydre effroyable qui avoit sept têtes, dont chacune ouvroit une gueule terrible armée de dents venimeuses & tranchantes. Comme je n'avois ni la massuë d'Hercule, ni aucune épée enchantée, je n'eus garde de m'en appro-



cher. Je me hâtai même de m'en éloigner , & cela me donna occasion de rencontrer enfin des habitans du pays.





## CHAPITRE IV.

*Des Habitans de la Romancie.*

J'ETOIS surpris de n'avoir encore rencontré que des bêtes , excepté les Bergers dont je viens de parler. Je sçavois bien en général que les Romanciens sont grands voyageurs ; mais je ne pouvois pourtant pas m'imaginer que le pays fût absolument désert. Enfin regardant au loin de tous côtés , j'apperçus un endroit qui me parut fort peuplé. C'étoit en effet un lieu de promenade , où un nombre considérable d'habitans des deux sexes , avoit coutume de se rendre pour prendre le frais. Je m'y ache-

minai , & j'eus le plaisir en chemin de vérifier par moi-même ce que j'avois toujours eû quelque peine à croire , que les fleurs naissent sous les pas des Belles. Car je remarquai sur la terre plusieurs traces de fleurs encore fraîches , qui aboutissoient au lieu de la promenade , & qui n'avoient sûrement pas d'autre origine. Le lieu même où les Belles se promenoient , en étoit tout couvert ; & dans la Romancie on ne connoît point d'autre secret pour avoir en toute saison des jardins & des parterres des plus belles fleurs.

Je trouvais tout le monde partagé en diverses compagnies de quatre , de trois ou de deux , tant hommes que femmes , & plusieurs qui se promenoient seuls un peu à l'écart. Comme

je ne connoissois personne , je crus devoir faire comme ces derniers , afin d'examiner la contenance & les façons des Romanciens avant que d'en aborder quelqu'un.

La premiere observation que je fis , c'est que je n'appercevois ni enfans , ni vieillards. Il n'y en a point en effet dans toute la Romancie , & on en voit assez la raison. Toute la Nation par conséquent est composée d'une jeunesse brillante , saine , vigoureuse , fraîche , la plus belle du monde ; & quand je dis la plus belle , cette proposition est si exactement vraie , qu'on ne peut , sans une injustice criante , faire sur cela la moindre comparaison. Les François , par exemple , passent pour une assez belle Nation. Cependant si on l'examine de

près , on y trouvera beaucoup de gens malfaits. Rien n'est même si commun que d'y voir des personnes entièrement contrefaites ; on y voit d'ailleurs des visages si peu agréables , des yeux si petits , des nez si longs , des bouches si grandes , des mentons si plaisans. Or voilà ce qui ne se voit jamais dans la Romancie. Il est pourtant vrai qu'on y conserve de tout tems une petite race extrêmement contrefaite d'hommes & de femmes pour servir de contraste dans l'occasion , suivant le besoin des Ecrivains. Mais outre qu'elle est en très-petit nombre , c'est une race aussi étrangere à la Romancie , que les Nègres le sont à l'Europe ; & à cela près il est inouï d'y rencontrer une personne qui n'ait pas la taille parfaitement

belle. Un nés tant soit peu long , des yeux tant soit peu petits , y feroient regardés comme un monstre.

Tous , tant hommes que femmes , & sur-tout celles-ci , ont tous les traits du visage extrêmement réguliers. C'est-là que la blancheur du front efface celle de l'albâtre , que les arcs des sourcils disputent de perfection avec l'Iris , c'est-là que l'ébene & la neige , les lys & les roses , le corail & les perles , l'or & l'argent , tantôt fondus ensemble , tantôt séparément , concourent à former les plus belles têtes & les plus beaux visages qu'on puisse imaginer. Toutes les Dames y ont sur-tout les yeux d'une beauté admirable. J'en connois pourtant quelque part dans ce pays-ci d'aussi beaux , mais ils sont  
rars

rare ; car ce sont des astres brillans , dont l'éclat ébloüit , des soleils d'où partent mille traits de flamme qui embrasent tous les cœurs. A leur aspect on voit fondre la froide indifférence comme la glace exposée aux ardeurs du Soleil. L'amour y fait sa demeure pour lancer plus sûrement les traits. Aussi n'y a-t-il aucun coup perdu : Eh ! quel cœur pourroit y résister ? On ne peut pas *s'en défendre* : tôt ou tard *il faut se rendre* , & céder de bonne grace à de si puissans vainqueurs. Mais ce qui acheve de faire des habitans de la Romancie les plus belles personnes qu'on puisse voir , c'est qu'avec tous ces traits de beauté ils ont tous un air fin , une physionomie noble , quelque chose de majestueux & de gracieux

tout ensemble , de fier & de doux , d'ouvert & de réservé , quelque chose de charmant , je ne sçais quoi d'engageant , un tour de visage si attrayant , un certain agrément dans les manieres , une certaine grace dans le discours , un sourire si doux , des charmes qu'on ne sçauroit dire , mille choses qu'on ne sçauroit exprimer , en un mot mille je ne sçais quoi qui vous enchantent je ne sçais comment.

Ce n'est pourtant pas encore tout. Car comme si la nature se plaisoit à épuiser tous ses dons pour former les habitans de la Romancie aux dépens de tout le reste du genre humain , on les voit joindre à tant d'avantages naturels toutes les perfections de corps & d'esprit qu'on peut desirer. Ils dansent tous



admirablement bien ; ils chantent à ravir ; ils jouent des instrumens dans la grande perfection ; ils sont d'une adresse infinie à tous les exercices du corps : s'il y a une joute , ils remportent toujours le prix , & s'il y a un combat , ils en sortent toujours vainqueurs : que l'on juge après cela s'il n'y a pas sans comparaison beaucoup plus d'avantage de naître Citoyen Romancier , que de naître aujourd'hui Prince ou Duc , & autrefois Citoyen Romain.

J'avouë que ce ne fut pas sans une extrême confusion que je me vis d'abord au milieu d'un peuple si bien fait. Car quoique je ne sois pas difforme , je me rendois pourtant la justice de penser qu'auprès de personnes si bien faites , je devois paroître un homme fort disgracié de

la nature. Cette pensée me frappa même tellement , que dans la crainte d'être un objet de risée , je me retirai dans un lieu écarté pour me dérober aux yeux des passans. Là , comme je déplorais le désagrément de ma situation , mes réflexions me portèrent naturellement à tirer de ma poche un petit miroir pour m'y regarder. Mais quel fut mon étonnement de me voir changé au point que je ne me reconnoissois plus moi-même ! Mes cheveux qui étoient presque roux , étoient du plus beau blond ; mon front s'étoit agrandi , mes yeux devenus vifs & brillans , s'étoient avancés à fleur de tête , mon nez trop élevé s'étoit rabaisé à une juste proportion ; ma bouche trop grande s'étoit rappetissée ; mon menton trop plat , s'étoit

arrondi, toute ma phisionomie étoit charmante.

Je compris tout d'un coup que c'étoit à l'air du pays que j'étois redevable d'un si heureux changement ; mais j'eus la foiblesse . . . . . l'avoueraï-je ? Mes Lecteurs me le pardonneront-ils ? . . . . . N'importe ; il faut l'avouer : il sied mal à un Ecrivain Romancier de n'être pas sincere , & j'ai promis de l'être. J'avoüe donc que je fus transporté de joye de me voir si beau & si bien fait. Beauté, frivole avantage, méritez-vous l'estime des hommes ? Non sans doute ; mais alors ces réflexions ne me vinrent point à l'esprit. Je ne pouvois me lasser de me regarder & de m'admirer moi-même ; j'étudiois dans mon miroir mille petites minauderies agréables ,

je fautois d'aïse , & me flattant de faire incessamment quelque conquête importante , je me hatai de joindre les compagnies d'hommes & de femmes que j'avois laissées. Je me joignis successivement à plusieurs , avec toute la liberté que je sçavois que les loix du pays permettoient de prendre , & je restai assez long-tems dans ce lieu pour me mettre au fait de leurs mœurs , de leur esprit , de leurs manieres , & de tout leur caractère. Tout ce détail est si curieux , que les Lecteurs seront sans doute bien aïses de l'apprendre.

On ne voit nulle part briller autant d'esprit que dans les conversations Romanciennes ; mais c'est moins l'esprit qu'on y admire que les sentimens , ou plutôt la façon de les exprimer ;

car comme l'amour est le sujet de tous leurs entretiens, & qu'ils aiment beaucoup à parler, ils trouvent pour exprimer une chose que nous dirions en quatre mots des tours si longs & si variés, qu'un jour entier ne leur suffisant jamais, ils sont toujours obligés d'en remettre une partie au lendemain. Ils ont sur-tout le talent de découper & d'anatomiser pour ainsi dire si bien toutes les pensées de l'esprit, & tous les sentimens du cœur qu'on feroit tenté de les comparer à des dentelles, ou à un réseau d'une finesse extrême. Que les goûts des hommes sont différens ! ce que par un effet de notre barbarie, nous traitons ici de verbiage & de galimatias, voilà ce qui brille & ce qu'on estime le plus dans les conversations

Romanciennes , entr'autres ces belles tirades de menuës réflexions sur tout ce qui se passe au dedans d'un cœur amoureux, inquiet , incertain , soupçonneux , jaloux ou satisfait. Tout cela exprimé longuement avec le pour & le contre , le oui & le non , le vuide & le plein , le clair & l'obscur , fait un discours qui enchante. Ce sont mille petits riens , dont chacun ne dit que très-peu de chose ; mais tous ces petits riens , toutes ces petites choses mises bout à bout font un effet merveilleux. Il est vrai qu'il faut sçavoir la langue du pays , comme je dirai bien-tôt , sans quoi il vous échappe beaucoup de beautés & de traits d'esprit ; mais aussi quand on la possède une fois , on goûte une satisfaction infinie ; c'est du moins mon avis ,

fauf

sauf au Lecteur de penser autrement, s'il le juge à propos ; car il ne faut pas, dit-on, disputer des goûts.

Je passerai légèrement sur la nourriture des Romanciens: elle est fort simple, comme j'ai dit ailleurs ; & en effet quand on aime, & encore plus quand on est aimé, qu'a-t-on besoin de boire & de manger ? Je ne dirai rien non plus de leur habillement. Il est pour l'ordinaire assez négligé, par la raison que dans la Romancie, l'habillement recherché n'ajoute jamais rien aux charmes d'une personne : ce sont toujours au contraire ses graces naturelles qui relevent son ajustement.

Mais quelques Princesses ont dans ce pays-là un privilege assez singulier, c'est de pouvoir s'habiller en hommes, & de cou-

rir ainsi le monde pendant des années entières avec des Cavaliers & des Soldats , dans les Cabarets & les lieux les plus dangereux, sans choquer la bien-séance. Ces fortes de déguisemens étoient même autrefois estimés, & sur-tout, si la Demoiselle sous un habit de Cavalier venoit à rencontrer un amant sous un habit de Demoiselle ; cela faisoit un événement si singulier , si nouveau & si ingénieusement imaginé , qu'on ne manquoit jamais d'y applaudir ; mais ce que les Lecteurs feront sans doute bien aises de connoître , c'est le caractère du peuple Romancier.

Il y a eu de la méchanceté à celui qui le premier a représenté le Dieu d'amour comme un enfant ; car il semble qu'il ait voulu insinuer par-là , que



l'amour n'est que puérilité , & que les Amants ressemblent à des enfans. Mais à qui le persuadera-t-on , lorsqu'il est si bien prouvé par le témoignage des plus graves Auteurs , que de toutes les passions , l'amour est la plus belle & la plus héroïque , jusques-là que depuis long-tems , tous les Héros du Théâtre , & même ceux de l'Opera , semblent ne connoître aucune autre passion que pour la forme ; mais on en jugera encore mieux par le caractère des Habitans de la Romancie , qui sont les plus parfaits des Amants. En voici les principaux traits que je vais rapporter , pour en ébaucher seulement le portrait. Ils ont le talent de s'occuper fort sérieusement pendant tout un jour , & un mois entier s'il le faut , de la plus petite bagatelle.

Ils pleurent volontiers pour la moindre chose ; un regard indifférent , un mot équivoque les fait fondre en larmes : c'est qu'ils sont en effet extrêmement délicats & sensibles. La plupart sont en même-tems si inquiets , qu'ils ne sçavent pas eux-mêmes ce qu'ils desirent , ni ce qui leur manque. Ils voudroient & ils ne voudroient pas : on a beau leur assûrer vingt fois une chose ; doivent-ils croire ce qu'on leur dit , ou s'en défier ? doivent-ils s'affliger ou se réjoûir ? sont-ils satisfaits ou non ? Voilà ce qu'ils ne sçavent jamais. Jaloux à l'excès , si quelqu'un par hazard a dit un mot à leur Princesse , ou si par malheur elle a jetté un regard sur quelqu'un , toute leur tendresse se change en fureur. Adieu toutes les assurances & tous les sermens

passés. Adieu les lettres , les billets , les bracelets , les portraits , tout est oublié de part & d'autre , déchiré , mis en pièces ; on ne veut plus se voir , on ne veut pas même en entendre parler . . . . à moins pourtant qu'il ne s'en présente quelque occasion ; & par le plus grand bonheur du monde , il ne manque jamais de s'en présenter quelqu'une. Comment faire alors ? Il faut s'éclaircir ; & l'éclaircissement fait , il faut bien se raccommoder : à tout raccommodement il y a toujours de petits frais ; la Princesse les prend sur son compte ; & voilà la paix faite jusqu'à nouvelle aventure.

Mais ce qu'il y a de plus dangereux en cette matiere , c'est lorsque l'un des deux s'obstine malicieusement à cacher à l'au-

tre le sujet de son mécontentement secret , comme la trop crédule & trop taciturne Fanny fit il y a quelque-tems , à son trop mélancolique & sombre Amant \* ; car cela donne toujours lieu aux plus tragiques aventures. Il est vrai que sans cela le triste Héros auroit eû de la peine à parvenir à son cinquième Volume ; mais n'est-ce pas aussi acheter trop cher l'avantage de faire un Volume de plus ? Je pourrois ajouter encore ici quelques autres traits du caractère des Romanciens ; qu'ils sont naturellement rêveurs & distraits ; qu'ils aiment beaucoup à jurer , & que les sermens ne leur coûtent rien. Qu'ils les oublient pourtant assez aisément lorsqu'ils ont obtenu ce qu'ils désirent, & d'autres traits

\* *Cleveland.*

semblables ; mais comme j'ai beaucoup de plus belles choses à dire , je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet : aussi bien faut-il que je raconte la merveilleuse rencontre que je fis dans la Forêt des Aventures.





## CHAPITRE V.

*Rencontre & réveil du Prince  
Zazaraph, grand Paladin  
de la Dondindandie, avec  
le Dictionnaire de la langue  
Romancienne.*

**Q**UOIQUE IL ne fût pas difficile de reconnoître à mes manieres & à mon langage que j'étois nouveau venu dans le pays, cependant tous ceux à qui je me joignis & avec qui je m'entretins, trop occupés apparemment de leurs affaires particulieres, ne songerent presque point à me faire offre d'aucun service, quoique d'ailleurs ils me fissent beaucoup de po-

litéſſe. Enfin un beau jeune homme que ma préſence importunoit peut-être , m'adreſſant la parole , me demanda ſi j'avois paſſé par la Forêt *des Aventures*. Non , lui diſ-je , car je ne la connois ſeulement pas. Eh bien, reprit-il , vous perdrez ici tout votre tems juſqu'à ce que vous y ayez paſſé. Comme vous êtes nouvellement arrivé , il eſt juſte de vous inſtruire. Cette Forêt eſt appellée la Forêt *des Aventures* , parce qu'on n'y paſſe jamais ſans en rencontrer quelqu'une ; & comme ce pays-ci eſt le pays des *Aventures* , il faut que tous les nouveaux venus , dès qu'ils arrivent , paſſent par la Forêt , pour ſe faire enſuite naturalifer dans la Romancie. Elle n'eſt pas bien loin d'ici , & en ſuivant ce petit ſentier à main droite , vous la ren-

contrerez. Je remerciai le mieux qu'il me fut possible celui qui me donnoit un avis si important , & m'étant mis en chemin , j'arrivai bien-tôt à la Forêt.

J'entendis en y entrant un fort grand bruit au - dessus de ma tête , & plus désagréable encore que celui que fait une troupe de pies effarées , qui voltigent de la cime d'un arbre à l'autre pour se donner mutuellement l'alarme. J'aperçus aussi-tôt quelle étoit l'espèce d'oiseaux qui faisoit ce bruit : c'étoient des Harpies. On sçait que si ces Femmes oiseaux sont grandes causeuses , elles ne sont pas moins gloutonnes\* , jusques-là qu'elles se jettent avec fureur sur une table , & enlèvent toutes les viandes dont elle est

\* *Virg. Eneid. Liv. III.*



chargée. Quoique je ne portasse aucunes provisions, je me mis à tout événement sur mes gardes l'épée à la main. Je sçavois bien que c'étoit le moyen de les écarter; mais je n'en reçus aucune insulte, & j'en fus quitte pour essuier l'infection épouvantable dont elles empestent l'air tout autour d'elles.

Assez près delà je trouvai des Perroquets sans nombre, & qui parloient toutes les langues avec une facilité admirable, des Oiseaux bleus, des Merles blancs, des Corbeaux couleur de feu, des Phenix, & quantité d'autres Oiseaux rares qu'on ne voit jamais dans ce pays-ci; mais ce spectacle m'arrêta peu, parce qu'un objet imprévu attira mes regards.

J'apperçus un Cavalier étendu sous un grand arbre & qui

#### §4 VOYAGE MERVEILLEUX

paroissoit dormir d'un profond sommeil. Je m'en approchai aussi-tôt, & après avoir contemplé quelque tems les traits de son visage, qui avoient quelque chose de noble & d'aimable, & sa taille qui étoit fort belle, je délibérai si je ne le reveillerois point, pour lui demander les éclaircissemens dont j'avois besoin; mais je jugeai qu'il seroit plus honnête d'attendre son réveil. J'attendis en effet assez long-tems; enfin suivant les mouvemens de mon impatience, je m'en approchai, je lui pris la main, je l'appellai, je le secouai même, mais ce fut inutilement. Je ne sçavois que penser d'un sommeil si extraordinaire, & m'imaginant que l'infortuné Cavalier pouvoit être tombé en létargie, je lui appliquai au nés & aux tempes une

eau divine que je portois sur  
 moi ; mais j'eus le chagrin de  
 voir échoüer mon remede. En-  
 fin je m'avifai de songer que  
 dans la Romancie les plantes  
 avoient des vertus étonnantes.  
 J'en cüeillis sur le champ quel-  
 ques-unes qui me parurent des  
 plus singulieres , & pour en ef-  
 fayer l'effet , j'en frottai le vifa-  
 ge du Cavalier endormi : les  
 premieres ne réussirent pas ;  
 mais en ayant cüeilli d'une autre  
 espece , à peine la lui eus-je fait  
 sentir , qu'il se réveilla dans  
 l'instant avec un grand éter-  
 nuëment , qui fit retentir la Fo-  
 rêt & mit en fuite tous les oi-  
 seaux du voisinage. Généreux  
 Prince Fan-Férédin , me dit-  
 il , en m'appellant par mon nom ,  
 ce qui m'étonna beaucoup , que  
 ne vous dois-je pas pour le ser-  
 vice que vous venez de me

rendre. Vous m'avez réveillé, & dans trois jours je posséderai l'adorable Anémone. Il faut, ajouta-t-il, que je vous raconte mon histoire, afin que vous connoissiez toute l'obligation que je vous ai.

Je m'appelle le Prince Zazaph. Il y a près de dix ans que par la mort de mon pere, dont j'étois l'unique héritier, je devins Grand Paladin de la Dondindandie. J'eus le bonheur de me faire aimer des Dondindandinois mes sujets, que je gouvernois plutôt en Pere qu'en Souverain ; car il est vrai que tous les jours de mon regne étoient marqués par quelque nouveau bienfait. Ils me presserent d'épouser quelque Princesse, pour fixer dans ma maison la succession de mes Etats. J'y consentis, mais je voulois une Princesse

parfaite, & j'en'en trouvai point, quoique d'ailleurs les Dondindandinoïses passent pour être la plûpart très belles. L'une avoit de beaux yeux, de beaux sourcils, le nés bien fait, le teint de lys & de roses, la bouche belle, le sourire charmant, mais on pouvoit croire absolument qu'elle avoit le menton tant soit peu trop long. L'autre avoit dans le port, dans la taille, dans les traits du visage, tout ce qu'il y a de plus capable de charmer. Elle avoit même les mains belles, mais il me parut qu'elle n'avoit pas les doigts assez ronds. Enfin une autre sembloit réunir en sa personne avec tous les traits de la beauté, tout ce que les graces ont de plus touchant, & tout ce que l'esprit a d'agrémens. J'en étois déjà si épris, qu'on ne dou-

ta pas qu'elle ne dût bien-tôt fixer mon choix : je le crus moi-même pendant quelque tems , & je me félicitois d'avoir rencontré une Princesse si aimable & si parfaite ; mais par le plus grand bonheur du monde , je remarquai un jour qu'elle n'avoit pas les oreilles assez petites. Il fallut m'en détacher , & désespérant de trouver ce que je cherchois , je consultai un sage fort renommé pour les connoissances qu'il avoit acquises par ses longues études. Non , me dit-il , n'espérés pas trouver dans tous vos Etats , ni dans les Royaumes voisins aucune beauté parfaite. On n'en voit de telles que dans la Romancie , & si quelque chose peut dans ce Pays-là rendre un choix difficile , c'est que toutes les Princeses y sont si parfaitement belles ,

les , qu'on ne sçait à laquelle donner la préférence. C'est votre cœur qui vous déterminera. Partez donc , & amenez nous au plutôt une Princesse digne de vous & de votre Couronne. Quant à la route qu'il falloit tenir pour trouver la Romancie , il m'assura qu'il n'y en avoit point de fixe & de réglée , qu'il suffisoit de se mettre en chemin , & qu'en continuant toujours à marcher , on y arrivoit enfin , les uns par mer , les autres par terre , quelques-uns même par la Lune & les Astres.

J'entrepris donc le voyage ; & après avoir parcouru beaucoup de pays , je suis enfin heureusement arrivé depuis plusieurs années dans la Romancie , sans que je puisse dire comment ; & tout ce que j'en ai pu

apprendre depuis que j'habite le pays , c'est qu'on y entre , dit-on , par la porte d'amour , & qu'on en sort par celle de mariage. Mais ce qui mit le comble à mon bonheur , c'est qu'à peine arrivé , je rencontrai dans la Princesse Anémone tout ce qu'on peut imaginer de beauté , de charmes , d'appas , d'attraits , d'agrémens , de perfections , & beaucoup au-delà.

Après tous les préliminaires qui sont absolument nécessaires en ce pays-ci , j'eus le bonheur de lui plaire & d'en être aimé. Il ne s'agissoit plus que de nous unir par des nœuds éternels ; mais cette cérémonie exige ici des formalités d'une longueur infinie , & je n'ai pû obtenir dispense d'aucune. Il seroit trop long de vous les raconter , & pour peu que vous séjourniez



dans le pays, vous les connoîtrez assez , parce qu'elles se ressemb-  
 blent toutes. Enfin je viens des-  
 fuyez la dernière épreuve. Il  
 étoit écrit dans la suite de mes  
 aventures , qu'un rival jaloux de  
 mon bonheur trouveroit moyen  
 par le secours d'un enchanteur ,  
 de m'endormir d'un profond  
 sommeil , & qu'il en profiteroit  
 pour enlever la belle Anemone :  
 que je continuerois de dor-  
 mir pendant un an , sans pou-  
 voir être réveillé que par le  
 Prince Fan-Férédin , à qui il  
 étoit réservé de me désenchan-  
 ter : que trois jours après mon  
 réveil la belle Anemone déli-  
 vrée de son odieux ravisseur, qui  
 devoit périr , reparoîtroit à mes  
 yeux plus belle & plus aimable  
 que jamais , sans avoir rien per-  
 du entre des mains si suspectes  
 de tout ce qui peut me la rendre

chere ; que je ne laisserois pourtant pas d'avoir quelques soupçons , que les soupçons seroient suivis d'une brouillerie , la brouillerie d'un éclaircissement , & l'éclaircissement d'un raccommodement , après lequel aucun obstacle ne s'opposeroit plus à mon bonheur. Je suis donc sûr de revoir dans trois jours ma belle Princesse. Nous partirons aussi-tôt pour la Dondindandie , & c'est à vous Prince que j'ai de si grandes obligations.

Je fus extrêmement satisfait du récit du Prince Zazaraph , & d'avoir trouvé quelqu'un qui pût me donner les instructions dont j'avois nécessairement besoin dans un pays inconnu. Après lui avoir témoigné combien j'étois charmé d'avoir eu occasion de lui rendre service , & lui avoir expliqué comment

le desir de voir de belles choses m'avoit amené dans la Romancie , je lui laissai entrevoir l'embarras où j'étois , de trouver quelqu'un qui voulût bien prendre la peine de me servir de guide , & de m'éclaircir sur ce que je pouvois ignorer dans un pays , dont je n'avois nulle autre connoissance que celle que donnent les Livres. Croyez-vous , me dit-il obligeamment , qu'après le service que vous venez de me rendre , je puisse laisser prendre ce soin à tout autre qu'à moi ? Non , non , ajouta-t-il en m'embrassant avec un air de tendresse dont je fus touché , je ne vous quitte point. Aussi-bien n'ai-je rien de mieux à faire pendant les trois jours qu'il faut que j'attende la belle Anemone , & trois jours vous suffiront pour

connoître toute la Romancie , fans vous donner même la peine de la parcourir toute entière , parce qu'on ne voit presque partout que la même chose.

J'acceptai fans hésiter des offres si obligeantes , & nous nous entretînmes ainsi quelque tems dans la forêt. Pendant cet entretien il n'eut pas de peine à s'appercevoir que je ne sçavois pas la Langue du pays , & je lui avouai ingénument que dans les entretiens que je venois d'avoir avec plusieurs Romanciens , ils avoient dit beaucoup de choses que je n'avois pas entendues. Cela ne doit pas vous étonner , me dit-il , car quoique dans la Romancie on parle toutes les Langues, Arabe , Grec , Indien , Chinois , & toutes les Langues modernes , il est pourtant vrai qu'il y a

une façon particuliere de les parler , qu'on n'apprend qu'ici : par exemple , comment nommeriez-vous une personne dont vous seriez amoureux & aimé ? Vous l'appelleriez tout simplement votre maîtresse. Eh bien , ajouta-t-il , on n'entend pas ce mot-là ici : Il faut dire , *l'objet que j'adore , la beauté dont je porte les fers , la souveraine de mon ame , la Dame de mes pensées , l'unique but où tendent mes desirs , la Divinité que je sers , la lumière de ma vie ; celle par qui je vis , & pour qui je respire.* En voilà , comme vous voyez , à choisir. Il est vrai , repris-je , mais comment ferai-je pour apprendre cette Langue que je n'ai jamais parlée ? N'en foyez point en peine , repliqua-t-il ; c'est une Langue extrêmement bornée , & avec le

secours d'un petit Dictionnaire que j'ai fait pour mon usage particulier , je veux en une heure de tems vous faire parler un Romancier plus pur que Cyrus & Cleopatre.

En effet après nous être assis au pied d'un gros Cedre odoriférant , le Prince Zazaraph me montra un petit Livret proprement relié & gros comme un Almanach de poche , tout écrit de sa main , & dans lequel il prétendoit avoir rassemblé toutes les phrases & tous les mots de la Langue Romancienne avec les règles qu'il faut observer pour la bien parler. Il me le fit parcourir avec attention , & en moins de rien je fus au fait de toute la Langue. Je pourrois donner ici ce Dictionnaire tout entier , mais j'ai cru qu'il suffiroit d'en rapporter quelques  
règles

régles principales & les phrases les plus remarquables pour en donner seulement l'idée : car aussi bien il seroit inutile d'entreprendre de parler le Roman-cien dans ce pays-ci. Il faut pour cela aller dans le pays même.

Il y a sur-tout deux règles essentielles. La première, de ne rien exprimer simplement, mais toujours avec exagération, figure, métaphore ou allégorie. Suivant cette règle, il faut bien se garder de dire *j'aime*. Cela ne signifie rien ; il faut dire, *je brûle d'amour, un feu secret me dévore, je languis nuit & jour, une douce langueur me consume*, & beaucoup d'autres expressions semblables. Une personne est belle, c'est-à-dire, *qu'elle efface tout ce que la nature a fait de plus beau, que*

*c'est le chef-d'œuvre des Dieux ; qu'il n'est pas possible de la voir sans l'aimer , c'est la Déesse de la beauté , la Mere des graces : elle charme tous les yeux ; elle enchaîne tous les cœurs , on la prend pour Venus même, & l'Amour s'y méprend.*

La seconde règle consiste à ne jamais dire un mot sans une ou plusieurs épithètes. Il seroit par exemple ridicule de dire l'amour , l'indifférence , des regrets , il faut dire : *L'amour tendre & passionné , la froide & tranquille indifférence , les regrets mortels & cuisans , les soupirs ardens , la douleur amere & profonde , la beauté ravissante , la douce espérance , le fier dédain , les mépris outrageans ; & plus il y a de ces épithètes dans une phrase , plus elle est belle & vraiment Romancienne.*



Pour ce qui est des mots qui composent la Langue , ils sont en très-petit nombre , & c'est ce qui facilite l'intelligence du Romancier. Les voici presque tous. *L'amour , & la haine , transports , desirs & soupirs , allarmes , espoir & plaisirs ; fierté , beauté , cruauté , ingratitude , perfidie , jalousie , je meurs , je languis , bonheur , jouissance , désespoir , le cœur & les sentimens ; les charmes , les attraits & les appas , enchantement & ravissement , douleurs & regrets , la vie & la mort , félicité , disgrâce , destin , fortune , barbarie ; les soins , la tendresse , les larmes , les vœux , les sermens , le gazon & la verdure , la nuit & le jour , les ruisseaux & les prairies , image , rêverie & songes ; voilà à peu près tous les mots de la Langue Roman-*

cienne ; il n'y a plus qu'à y ajouter, comme j'ai dit, diverses épithètes , comme , *doux , tendre , charmant , admirable , délicieux , horrible , furieux , effroyable , mortel , sensible , douloureux , profond , vif , ardent , sincère , perfide , heureux , tranquille ;* & sur-tout ces expressions qui sont les plus commodes de toutes , *que je ne puis exprimer , qu'on ne sçauroit imaginer , qu'il est difficile de se représenter , qui surpasse toute expression , au-dessus de tout ce qu'on peut dire , aude-là de tout ce qu'on peut penser ;* avec ce petit Recueil , on aura de quoi composer un Livre *in-folio* en Langue Romancienne. Il y a pourtant une observation à faire , c'est qu'il faut tâcher de n'allier aux mots que des épithètes convenables ; car si quel-

qu'un par exemple , s'avisoit de dire *une chere & délicateuse tristesse* , \* cela feroit une expression ridicule & mal assortie.

\* *Cleveland.*





## CHAPITRE VI.

*De la haute & basse Romancie.*

**L**ES diverses réflexions que nous fîmes sur la Langue Romancienne , donnerent occasion au Prince Zazaraph de m'apprendre un point de Géographie que j'ignorois ; c'est qu'il y avoit une haute & basse Romancie. Nous sommes ici , me dit-il , dans la haute Romancie , & elle est aisée à distinguer de la basse par toutes les merveilles dont elle est remplie , & que vous avez dû remarquer en venant ici ; au lieu que la basse Romancie est assez semblable à tous les pays du

monde. Car par exemple dans la basse Romancie une prairie est une prairie , & un ruisseau n'est qu'un ruisseau ; mais dans la haute Romancie une prairie est essentiellement émaillée de fleurs , ou du moins couverte d'un beau gazon , & un ruisseau ne manque jamais de rouler des eaux d'argent ou de crystal sur de petits cailloux pour leur faire faire un doux murmure qui endorme les amans , ou qui réveille les oiseaux. Mais, ajouta-t-il , vous serez peut-être bien aise d'apprendre l'origine de cette distinction. Il est vrai , lui dis-je , car tout ce que je vois & ce que j'entends , ne fait qu'exciter de plus en plus ma curiosité. Je le conçois aisément , reprit-il , & je crains même que vous ne me fassiez secrètement un crime de vous

arrêter si long-tems dans cette forêt où vous ne voyez rien de nouveau , au lieu de vous mener à quelque habitation. Levons-nous donc , & nous continuerons en marchant notre conversation.

Autrefois , continua-t-il , la Romancie étoit un pays fort borné. Aussi n'y recevoit-on que peu d'habitans , encore étoient-ils tous choisis entre les Princes & les Héros les plus célèbres. On se souvient du nom & des aventures de ces premiers habitans de la Romancie , entr'autres d'*Artus* & des *Chevaliers de la table ronde* , *Palmerin d'Olive* , & *Palmerin d'Angleterre* , *Primalement de Grece* , *Perceforêt* , *Amadis* , *Roland* , *Merlusine* , & plusieurs autres dont je ne me rappelle pas les noms. Rien n'est si bril-

lant que leur Histoire. On les voyoit se signaler par mille exploits inouïs pêle mêle avec les Génies , les Fées , les Enchanteurs , les Géans , les Endryagues , les Monstres , toujours combattans , jamais vaincus. Aussi le Ciel & la Terre s'intéressant à leurs succès , leur prodiguoient continuellement les plus grands miracles. Ce qui faisoit de la Romancie le plus beau pays du monde.

Mais un si grand éclat ne manqua pas d'attirer beaucoup d'étrangers dans le pays , entr'autres Pharamond , Cléopâtre , Cassandre , Cyrus , Poléxandre , grands personnages à la vérité , mais qui n'étant pas pour ainsi dire nés Héros comme les premiers , & ne l'étant que par imitation , demeurèrent beaucoup au-dessous de

leurs modèles. Cependant comme ils avoient une valeur & une vertu vraiment extraordinaire , on leur donna place dans la haute Romancie.

Mais les choses dégénérèrent bien autrement dans la suite ; car on reçût dans la Romancie jusqu'aux plus vils sujets , des aventuriers , des valets , des gueux de profession , des femmes de mauvaise vie. Ce n'est pas que plusieurs zélateurs Romanciens n'aient fait leurs efforts pour rétablir toute la gloire & le sublime merveilleux des tems passés ; de-là sont venus les Héros & les Princes des *Fées* , ceux des *mille & une nuit* , des *Contes Chinois* , & beaucoup d'autres semblables ; mais on voit dans leur Histoire les merveilles mêlées avec tant de choses puériles , commu-



nes & vulgaires , qu'on ne ſçait dans quelle Claffe il faut les ranger. Enfin pour éviter la confuſion , on a pris le parti de diviſer la Romancie en haute & baſſe. La premiere eſt demeurée aux Princes & aux Héros célèbres : la ſeconde a été abandonnée à tous les ſujets du ſecond Ordre , voyageurs , aventuriers , hommes & femmes de médiocre vertu. Il faut même l'avoüer à la honte du genre humain. La haute Romancie eſt depuis long-tems preſque déſerte , comme vous avez pû vous en appercevoir dans ce que vous en avez vû , au lieu que la baſſe Romancie ſe peuple tous les jours de plus en plus. Auſſi les Fées & les Génies ſe voyant abandonnés , & preſque ſans pratique , ont pris la plûpart le parti de s'en

aller , les uns dans les espaces imaginaires , les autres dans le pays des Songes. C'est ce qui fait que vous ne voyez plus la Romancie ornée comme elle étoit autrefois d'une infinité de Châteaux de crystal , de Tours d'argent , de Fortereffes d'airain , ni de Palais enchantés.

Que je suis fâché , lui dis-je en l'interrompant , de ne pouvoir pas être témoin d'un si beau spectacle ! Il me seroit fort aisé , reprit-il , de vous faire voir deux Châteaux de cette espèce assez près d'ici , si nous étions vous & moi assez las de notre liberté , pour consentir à la perdre. A une lieue d'ici sur la main droite , il y en a un qui est habité par la Fée Camalouca. Rien de si brillant ni de si magnifique que les appartemens , les galeries , les salles

qui composent ce Palais ; mais rien de si dangereux que d'en approcher. A trois cens pas tout à l'entour , la Fée a formé une espèce de tourbillon invisible , qui entraîne en tournoyant tous ceux qui ont le malheur ou la fatale curiosité d'y entrer. Emportés ainsi jusqu'à la Cour du Château , ils sont à l'instant engouffrés dans de grands vases de crystal pleins d'eau , & au moment qu'ils y entrent , la Fée leur souffle sur le dos une grosse bulle d'air qui s'y attache , & qui par sa légèreté les tient suspendus dans l'eau , où ils ne font que tourner , monter & descendre sans cesse. On les voit au travers du crystal , & cet assemblage de diverses figures fait un assortiment bizarre , dont la méchante Fée se divertit : car on y voit pêle mêle des Da-

mes & des Seigneurs , des Pontifes & des Prêtresses , des animaux de toute espèce , des monstres grotesques , & mille figures différentes , qui se broüillent & se mêlent continuellement. C'est sur ce modele qu'on fait en Europe de ces longues phioles pleines d'eau , que l'on remplit de petits marmouzets d'email.

L'autre Palais qui est à main gauche , est la demeure de la Fée Curiaca , c'est bien le plus dangereux caractere qu'il y ait dans toute la Romancie. Comme elle a beaucoup d'agrémens , rien ne lui est si aisé que de captiver les cœurs de tous ceux qui la voyent , & elle s'en fait un plaisir malin. Elle les mene ensuite promener dans ses jardins , sur le bord d'une fontaine ou d'un canal , & là lors-

qu'ils s'y attendent le moins , elle les métamorphose en oiseaux , qu'elle contraint par un effet de son pouvoir magique , à tenir continuellement leur long bec dans l'eau , les laissant des années entières dans cette ridicule attitude. C'est là tout le fruit qu'on retire des soins qu'on lui a rendus ; & c'est aussi ce qui a fondé le proverbe de *tenir quelqu'un le bec dans l'eau.*

Mes Lecteurs sont des personnes de trop bon goût pour ne pas sentir que ces récits sont extrêmement agréables , & il est par conséquent inutile de les avertir qu'ils me firent beaucoup de plaisir ; je souhaite qu'ils en trouvent autant dans la lecture du Chapitre suivant.





## CHAPITRE VII.

*De mille choses curieuses , &  
de la maladie des bâille-  
mens.*

**N**OUS vîmes venir à nous par la route que nous tenions , un Cavalier monté sur une espece de Griffon noir , l'air triste , rêveur & distrait ; mais dès qu'il nous eût apperçus , il détourna sa monture , & prenant un chemin de traverse , il se déroba bien-tôt à nos yeux. Quel est , dis-je au Prince Zaraph , cette figure de Misantrophe ? Je n'en connoissois pas de cette espece dans la Roman-  
cie. Il s'y en trouve pourtant plusieurs , me répondit-il , té-  
moin

moin le pauvre Cardenio \*, qui  
 se faisoit tant craindre des Ber-  
 gers dans les montagnes de  
 Sierra Morena. Celui-ci se nom-  
 me Sonotraspio. Que je le  
 plains ! Prévenu contre les dan-  
 gers d'une passion amoureuse ,  
 il vivoit en Philosophe indif-  
 férent , riant même de la foi-  
 bleffe des amans. Mais l'amour  
 lui gardoit un trait que sa Phi-  
 losophie ne put parer. Il aima  
 enfin , & il aima Tigrine , dont  
 le cœur étoit engagé à un autre ,  
 & qui lui fit bien-tôt compren-  
 dre qu'il n'avoit rien à espé-  
 rer. Il le comprit en effet si bien ,  
 que pour étouffer dans sa nais-  
 sance un malheureux amour ,  
 il voulut prendre le seul parti  
 qui lui restoit , qui étoit de s'é-  
 loigner de l'objet qui l'avoit  
 captivé. Mais non , lui dit Ti-

\* *Don Quichote. 1. part. c. 23.*

grine , vos soins me font plaisir , vos services me sont utiles , si vous m'aimez j'exige que vous ne me fuyez pas. A un ordre si absolu elle ajouta quelques faveurs légères , qui acheverent de faire perdre à l'amant infortuné tout espoir de liberté. Il ne lui étoit pas possible de voir Tigrine sans l'aimer : il ne lui étoit pas permis de l'éviter : il n'en avoit pourtant rien à espérer ; quelle situation !

Il s'y résolut pourtant avec un courage qui marquoit autant la fermeté de son ame , que l'excès de sa passion. Il se flatta d'arracher du moins quelquefois à la cruelle de ces légères faveurs , qu'elle lui avoit déjà accordées. Il y réussit en effet , au-delà même de ses espérances , & bornant-là tous ses desirs & tout son bonheur , il traî-



noit sa chaîne avec quelque sorte de satisfaction ; mais ce bonheur apparent & si léger dura peu. Tandis que Sonotraspio toujours modeste & respectueux, s'efforce de se persuader qu'il est encore trop heureux, un injuste caprice persuade à Tigrine qu'elle en fait trop. C'en est fait, lui dit-elle, n'espérez plus rien de moi, votre passion m'importune, vos soins me sont devenus indifférens. Fuyez-moi, j'y consens, & même je vous le conseille. Dieux ! quel fût l'étonnement de Sonotraspio ! un coup subit de tonnerre cause moins de consternation à des femmes timides, qu'un orage imprévu surprend dans une vaste Campagne. Il douta quelque-tems : il crût avoir mal entendu, mais son doute ne fut pas long. Tigrine s'expliqua, & le fit

avec toute la dureté imaginable. Alors pénétré de douleur, & le désespoir peint dans ses yeux, vous me permettez donc de vous fuir, lui dit-il; il en est bien tems cruelle, après que . . . . . Ses sanglots ne lui permirent pas d'achever, & Tigri-ne même s'éloigna pour ne pas l'entendre. Ni les larmes, ni les prieres les plus tendres ne pûrent la fléchir, ni lui persuader même d'accorder à un malheureux, du moins pour une dernière fois, quelque marque de bonté. Elle n'en parut au contraire que plus fiere & plus dédaigneuse. Enfin l'infortuné Sonotraspio outré de dépit & de douleur, s'est abandonné à tout ce que le désespoir peut inspirer à un Amant injustement maltraité. En vain il s'efforce de se rappeler les sages

leçons de la Philosophie. Occupé continuellement de son malheur, on le voit pour se distraire, chercher tantôt la solitude, tantôt la dissipation, en courant comme un insensé toute la Romancie. Il déteste le jour où il vit Tigrine pour la première fois ; il s'efforce de l'oublier ; il voudroit la haïr ; mais rien ne lui réussit : la blessure est trop profonde, & il y a lieu de craindre qu'il n'en guérisse jamais.

En vérité, dis-je alors au Prince Zazaraph, le pauvre Sonotraspio me fait pitié, je voudrois que Tigrine ou ne lui eût jamais rien accordé, ou ne lui eût pas refusé pour une dernière fois, quelques faveurs légères ; mais, ajoutai-je, il ne faudroit pas beaucoup d'exemples semblables pour décréditer la

Romancie. Vous avez bien raison, me dit-il, car on feroit tenté de regarder tous ses Habitans comme des fous ; mais c'est un effet de l'injustice & de l'ignorance des hommes ; car il est vrai qu'à ne consulter que la raison & les maximes de la sagesse, il faut taxer de folie & d'égarement pitoyable, toute la suite des beaux sentimens & des procédés réciproques de deux Amans ; mais si d'une part on s'en rapporte à nos Annalistes, dont l'autorité est d'un poids d'autant plus grand, qu'il y en a plusieurs qui ont un caractère respectable ; & si de l'autre on en juge par la façon toute sublime dont ils sçavent embellir les passions, qui par elles-mêmes paroissent les moins sensées, on aura des Héros de la Romancie une idée

beaucoup plus avantageuse.

Ici j'interrompis le grand Paladin. Que vois-je, lui dis-je ! Après le Tragique, n'est-ce pas du Comique qui se présente ici à nous ? Qu'est-ce, je vous prie, que ces bandes de Hanneçons, de Sauterelles, ou de grosses Fourmis que je vois traverser la Forêt, comme une petite armée qui défile ? Quelle espèce d'insectes est-ce là ? Insectes, répondit le Prince Zazaraph en riant. De grace traitez plus honnêtement une espèce qui n'est rien moins qu'une espèce humaine. N'avez-vous jamais ouï parler des Liliputiens \* ? Les voilà. Ces pauvres petits avortons de la nature humaine s'étoient établis dans la Romancie, & sembloient d'abord y faire fortune ; mais il

\* *Voyage de Galiver.*

faut sans doute que l'air du pays leur soit contraire : ils n'ont jamais pû s'y multiplier , & désespérés de voir leur race s'éteindre , ils ont enfin pris le parti d'aller s'établir ailleurs. Prenons garde en passant , ajouta-t-il , d'en écraser quelques-uns sous nos pieds ; car c'est-là tout le danger que l'on court à les rencontrer.

Mais il n'en est pas de même des Brobdingnagiens. Ces Géants monstrueux par un contraste bizarre s'établirent dans la Romancie en même-tems que les Liliputiens ; & comme eux ils ont été obligés de chercher une autre demeure , le pays entier ne pouvant suffire à leur subsistance ; mais malheur à tout ce qui s'est trouvé sur leur passage. On ne sçauroit exprimer le ravage que ces Colosses effroyables

bles ont fait dans toute leur route, écrasant les Châteaux sous leurs pieds, comme nous écrasons une motte de terre, & brisant tous les arbres des Forêts, comme des Elephans briseroient des épis de froment en traversant les Campagnes. On ne sçait pas trop quel motif avoit engagé les uns & les autres à s'établir dans la Romancie; n'ayant d'autre mérite pour se distinguer, sinon, les uns une petitesse qui faisoit rire, & les autres une grandeur gigantesque qui faisoit horreur. Aussi les voit-on partir sans qu'on s'empresse de les retenir, & tout ce que l'on en dit, c'est que ce n'étoit pas la peine de faire un si grand voyage, pour apprendre ce qu'on sçavoit déjà; qu'il n'y a point dans le monde de grandeur absolüe, & que la taille

L

grande ou petite est une chose indifférente à la nature humaine.

A propos de cela , dis-je au Prince Zazaraph , n'ai - je pas ouï dire que les bêtes parlent dans ce pays-ci ? Rien n'est plus vrai , me dit-il , & c'étoit même autrefois une chose assez commune du tems d'Esopé, de Phèdre , & d'un François appelé la Fontaine , qui avoient le secret de les faire parler , aussi bien & quelquefois mieux que les hommes mêmes. Mais il semble que dégoûtées de cet usage, elles aient pour ainsi dire perdu la parole , sur-tout depuis qu'un autre François nommé L. M. . . s'est avisé de leur faire parler un langage peu naturel & forcé , qu'on a quelquefois de la peine à entendre. Il ne laisse pourtant pas de se trou-



ver encore parmi elles quelques babillardes qui parlent autant & plus qu'on ne voudroit ; & tout récemment , une taupe \* vient de se rendre ridicule par son babil extravagant , quoique quelques-uns aient prétendu qu'elle n'a fait qu'en copier une autre.

Tandis que le Prince Zazaphe m'entretenoit ainsi , il me prit une envie de bailler si prodigieuse , qu'il me fallut malgré mes efforts , céder au mouvement naturel. Ah ah ! dit-il en riant , vous voilà déjà pris de la maladie du pays , c'est de bonne heure ; mais de grace ne vous contraignez point , car personne ici ne vous en sçaura mauvais gré. C'est dans la Romancie un mal inévitable pour peu qu'on y fasse de séjour , à

\* *Tanxai 2. part.*

peu près comme le mal de mer pour ceux qui font un premier voyage sur cet élément. Comme le Prince Zazaraph achevoit de parler, il se mit lui-même à bailler si démesurément, que je ne pûs m'empêcher d'en rire à mon tour. Je vois bien, lui dis-je, que cette maladie est en effet assez commune dans la Romancie. Mais je ne comprends pas comment on peut y être sujet dans un pays si rempli de merveilles; c'est aussi, me répondit-il, ce qui embarrasse les Physiciens dans l'explication de ce Phénomène, d'autant plus qu'on a observé que dans les endroits où il y a le plus de merveilles, entassées les unes sur les autres, par exemple dans la Province Peruvienne\*, c'est là précisément que l'on bâille.

\* Contes Peruviens.

le plus. Les Médecins de leur côté n'ont encore pû trouver d'autre remede à ce mal , que de changer d'air. Il faut pourtant que je vous fasse voir auparavant un de nos Bois d'Amour : car c'est à peu près ce qui vous reste à voir de particulier dans le canton où nous sommes.





## CHAPITRE VIII.

*Des Bois d'Amour.*

COMME nous étions donc déjà hors de la forêt, nous tournâmes nos pas vers un Bois charmant qui étoit dans la plaine. C'étoit un de ces Bois d'Amour dont le Prince venoit de parler, & on en trouve dans tous les quartiers de la Romancie beaucoup de semblables qu'on a plantés pour la commodité des Amans, comme on voit dans une terre bien entretenüe des remises de distance en distance pour servir d'asile & de retraite au gibier. Ces Bois sont presque tous plantés de Lauriers odoriférans, de Myrthes, d'O-

tangers, de Grenadiers & de jeunes Palmiers, qui entrelaçaient amoureusement leurs branches pour former d'agréables berceaux. Ils sont admirablement bien percés de diverses allées, qui forment des étoiles, des pates d'Oye, des labyrinthes, & dans les massifs on a ménagé divers compartimens, dont le terrain est couvert d'un beau gazon semé de violettes & d'autres fleurs champêtres : les palissades sont de rosiers, de jasmin, de chevrefeuille, ou d'autres arbrisseaux fleuris, & chacun a son jet d'eau, sa fontaine, ou sa petite cascade.

Il ne faut pas demander si dans ces bosquets délicieux les tendres Zéphirs rafraîchissent les Amans par la douce haleine de leurs soupirs ; ni si les oiseaux font retentir le Bocage

des doux sons d'un amoureux ramage ; tout vit , tout respire , tout est animé , tout aime dans ces Bois d'Amour ; & comment pourroit-on s'en défendre, lorsqu'on y voit les Amours perchés sur les arbres comme des Perroquets, s'occuper sans cesse à lancer mille traits enflammés qui embrasent l'air même. O que les conversations y sont tendres , vives & passionnées , qu'on y pousse de soupirs , qu'on y forme de desirs ! Qu'on y goûte de plaisirs ! Ne croyez pourtant pas, me dit le Prince Zazaraph , qu'il soit indifférent de se promener dans les divers quartiers du Bois. Chaque Bosquet a sa destination particulière ; en sorte qu'on distingue le Bosquet des Amans heureux , & celui des mécontents ; le Bosquet des soupçons

jaloux, celui des broüilleries, celui des raccommodemens, & plusieurs autres semblables.

Il y a quelque tems que des habitans peu instruits des loix & des anciens usages, voulurent établir aussi dans les Bois d'Amour des Bosquets de jouissance; mais on s'opposa avec zèle à une innovation si dangereuse, & il fut prouvé par le témoignage des Annales Romanciennes, qu'il n'y avoit rien de si contraire aux intérêts de la Romancie, par la raison que la jouissance éteint le desir & la passion qui sont ici les nerfs du bon gouvernement. Mais que font là bas, lui dis-je, ces personnes que je vois les unes debout, les autres assis sous ce grand orme? Ce sont, me répondit-il, des gens qui attendent leur compagnie pour en-

trer dans le Bois. Cet Orme a été planté tout exprès pour être le lieu du rendez-vous. Les premiers venus y attendent les autres ; & comme il y en a tel quelquefois qui attend en vain , c'est ce qui a fondé le proverbe , *attendez-moi sous l'Orme.*

Au reste , ajouta-t-il , nous pouvons , si nous voulons , nous approcher des Bosquets , voir tout ce qui s'y passe , & entendre tout ce qui s'y dit : comment , repris-je , on fait ici les choses si peu secretement ? Sans doute , repliqua-t-il ; Eh ! comment les Auteurs qui composent les Annales Romaniennes pourroient-ils autrement sçavoir si en détail tous les entretiens les plus particuliers de deux Amans jusqu'à la dernière syllabe ? Vous avez raison , lui dis-je , & vous m'ex-



pliquez-là une chose que je n'avois jamais comprise. Mais avec tout cela je ne comprends pas encore comment des Ecrivains, par exemple, celui de Cyrus ou de Cléopatre, peuvent écrire de si longues suites de discours sans en perdre un seul mot. C'est, me répondit le Prince Zazaraph, que vous ne sçavez pas comment cela se fait. Mais, continua-t-il, entrons dans ce Bosquet, qui est celui des déclarations; vous pourrez par celui-là seul juger des autres, & vous allez comprendre ce mystere.

Voyez-vous, continua-t-il, ces quatre grands tableaux d'écriture qui sont attachées à l'entrée du Bosquet? Ce sont quatre modèles différens de déclaration d'amour, contenant les demandes & les réponses;

& s'il n'y en a que quatre, c'est qu'on n'a pas encore pû en inventer un cinquième; car pour le dire en passant, nos Anna-listes écrivent ordinairement assez bien; mais ils ont rarement de cette imagination qu'on appelle invention, & qui fait trouver quelque chose qu'un autre n'a pas dite avant eux. C'est ce qui fait qu'ils ne font que se copier tous les uns les autres. Or pour revenir à nos Tableaux, tous les Amans qui entrent dans ce Bosquet pour se déclarer leur amour, ne manquent pas de prendre l'un de ces quatre modèles, qu'ils récitent tout de suite. L'Annaliste n'a ainsi qu'à observer lequel des quatre modèles on employe, & il sçait tout d'un coup toute la suite de la conversation. Il en est de même

de tous les autres Bosquets jusqu'à celui des soupirs, dont le nombre est réglé, afin que l'Annaliste n'aille pas faire une bévue ridicule contre la vérité de l'Histoire, en faisant soupirer quatre fois une Princesse qui n'en aura soupiré que trois.

Si cela est, repris-je, il est inutile d'écouter ce que disent tous les couples d'Amans que je vois répandus dans ce Bois. Vous dites vrai, me répondit-il; car si vous vous donnez seulement la peine de lire les Tableaux qui sont suspendus en très-petit nombre à l'entrée de chaque Bosquet, vous sçaurez tout ce qui y a jamais été dit, & tout ce qui s'y dira d'ici à mille ans; & il faut avouer que si cela ne fait pas l'éloge de l'esprit des Annalistes Roman-

ciens, c'est du moins pour eux & pour nous quelque chose de très-commode: car on a par ce moyen toute l'Histoire de la Romancie en un très-petit abrégé.

Malgré cela il me prit envie d'écouter un moment ce qui se disoit dans les Bosquets voisins, & j'y entrai avec le Prince Zazaraph. Mais je remarquai en effet que tout ce qui s'y disoit, n'étoit que des répétitions de ce que j'avois déjà lû dans tous les Romans; & les babillemens me reprirent avec tant de force, que je crus que je ne finirois jamais. Le Prince Zazaraph eut peur que je n'en fusse à la fin incommodé, & pour prévenir le danger, il me proposa de changer d'air. Aussi bien, ajouta-t-il, n'avez-vous plus rien à voir ici de particu-

lier, & tout ce que vous ignorez encore touchant la Romancie se trouvant par tout ailleurs dans tous les autres quartiers comme dans celui-ci, vous vous y instruirez également de tout ce qui peut mériter votre curiosité, sauf à moi à vous faire remarquer les différences, quand elles en vaudront la peine. J'acceptai sur le champ la proposition, & pour faire notre voyage, nous montâmes tous deux chacun sur une grande Sauterelle fellée & bridée. Ces montures, plus douces, mais moins vîtes que les Hipogriffes, ne font guères que quatre ou cinq lieues par faut, de sorte qu'elles ne font faire que deux ou trois cens lieues par jour; mais c'est assez lorsqu'on n'est pas pressé. Il faut

à cette occasion que je raconte  
comment on voyage dans la  
Romancie.





## CHAPITRE IX.

*Des Voitures & des Voyages.*

**I**L y a un pays dans le monde qu'on dit être de tous les pays le plus commode pour voyager ; parce qu'on y trouve partout de grands chemins frayés & de bonnes Auberges ; mais il paroît bien que ceux qui le croient ainsi ; n'ont jamais voyagé dans la Romancie. Je ne parle pourtant pas de la commodité admirable des anciennes Voitures ; lorsqu'un Batteau enchanté venoit vous prendre au bord de la mer ; orné de flâmes rouges , & d'un pavillon couleur de feu , pour vous faire faire en moins de

deux heures plus de la moitié du tour du Monde ; ou lorsqu'on n'avoit qu'à monter sur la croupe d'un Centaure , ou sur le dos d'un Griffon qui vous transportoit en un instant au-delà de la mer Caspienne , dans les Grottes du Mont Caucase , pour délivrer une Princesse que le Géant Coxigrus avoit enlevée , & vouloit forcer à souffrir ses horribles caresses. Comme les Héros d'aujourd'hui ne font pas tout - à - fait de la même trempe que ceux d'autrefois , il a fallu changer l'ancienne méthode , & ne les faire plus voyager que terre à terre , ou dans un bon Vaisseau ; encore les Vaisseaux ne connoissent - ils plus l'Océan.

Néanmoins on n'a pas laissé de conserver de l'ancienne méthode de voyager , tous les



avantages & tous les agrémens qu'il a été possible. Il faut seulement avant que de se mettre en campagne, se faire donner des Lettres Romanciennes en bonne forme. Par exemple ; deux hommes partent de Peking pour aller à Ispahan , ou de Paris pour aller à Madrid ; l'un en partant a pris de bonnes Lettres Romanciennes ; l'autre malheureusement n'a pris que des Lettres de Change. Qu'arrive-t-il ? Celui-ci fera tout simplement son voyage , & feroit peut-être tout le tour du Monde , sans qu'il lui arrivât la moindre aventure. Il lui faudra manger toujours à l'Auberge à ses dépens , encore trop heureux quelquefois d'en trouver. Il sera mouillé , fatigué , embourbé , malade , prêt à mourir sans secours ; il ne trouvera que des

compagnies de gens ridicules , ou ennuyeux ; pas une belle ne deviendra amoureuse de lui , pas la moindre rencontre singulière qu'il puisse raconter à son retour. En un mot il reviendra tel qu'il étoit parti.

Au lieu qu'un Prince fils du *Calife Scha - Schild - Ro - Cam - Full* , un Chevalier de Rose blanche , ou un Marquis de Roche noire , une fois muni de bonnes Lettres Romanciennes , rencontre à chaque pas les choses du monde les plus singulieres. Partout où il loge il fait tourner la tête à toutes les Dames & Princesses du Canton ; c'est un vrai tison d'amour , qui va causant partout un embrasement général. De pluie & de mauvais tems , il n'en est jamais question. Sa chaise rompt pourtant quelque

fois , & quelquefois il s'égare dans un bois éloigné du grand chemin ; mais le guide qui l'égare sçait bien ce qu'il fait ; c'est toujours le plus à propos du monde pour délivrer à son choix , soit un Cavalier attaqué par des assassins , soit une jeune personne qui se trouve dans une chasse prête à être déchirée par un vilain Sanglier. Il est aussitôt conduit au Château qui n'est pas loin , & de tout cela que d'aventures nouvelles ! Au reste quoiqu'il ait soin de cacher son véritable nom , en sorte que des gens mal-avisés pourroient le prendre pour un aventurier ; par la vertu de ses Lettres Romanciennes il est partout accueilli , caressé , choyé comme une Divinité. Les Princes mêmes le veulent voir. Il ne leur a pas dit quatre mots qu'il en-

tre dans leur intime confiance , & il ne se passe plus rien d'important où il n'ait part. En un mot je trouve cette façon de voyager si agréable & si sûre, que je ne comprends pas comment on peut se résoudre à sortir de chez soi , n'eût-on que cinq ou six lieues à faire , sans se munir de lettres Romancienes.

On peut même prendre encore une autre précaution très-avantageuse , qui est d'emporter avec soi sur la foi des Voyageurs , une bonne Liste des Princes & des Seigneurs chez qui on pourra loger à leur exemple , dans les divers pays qu'on voudra parcourir. Car il y a dans la Romancie plusieurs de ces Listes imprimées pour la commodité des Voyageurs ; & j'en donnerai volontiers ici un

échantillon d'après un célèbre Voyageur \*. Le voici. Si , par exemple , vous allez en Espagne , vous serez infailliblement bien reçu.

A Madrid chez le Comte de Ribaguora. C'est un Grand d'Espagne , âgé de quarante-cinq ans , qui a de fort belles manieres , & qui reçoit bonne compagnie chez lui. Il aime beaucoup les Chevaux , les Chiens , & les François. Ou chez le Duc de Los Grabos. Il a été ci-devant Gouverneur du Pérou , où il a amassé des biens immenses dont il aime à se faire honneur. Il a cela de commode , que dès qu'il voit un Etranger de bonne mine qui s'appelle le Chevalier de Roquefort , ou le Comte de Belle-

\* *Avantures d'un homme de qualité, & plusieurs autres Romans.*

Forêt , il se prend tellement d'amitié pour lui , qu'il ne peut plus s'en passer.

A Toledé, chez le Marquis de Tordefillas. La Marquise est extrêmement aimable , & ses deux filles sont les deux plus belles personnes d'Espagne. Elles sont l'objet des tendres vœux de tout ce qu'il y a de plus brillant dans la noblesse Espagnole ; mais un jeune Etranger inconnu qui sçait se présenter à elles de bonne grace , ne manque point de captiver le cœur de l'une des deux , sur tout de Dogna Diana , qui est la plus aimable. Cependant comme il faudra que l'intrigue finisse , parce que le jeune Voyageur aura affaire ailleurs , Dogna Diana mourra de la peste , ou de quelque autre façon plus honnête si on peut l'imaginer.

A Sarragoffe , chez D. Felix Cartijo. C'est un Gentilhomme à qui il est arrivé beaucoup d'avantures, qu'il racontera tout de suite pour servir d'épisode à l'Histoire du Voyage ; & comme il ne manque jamais d'arriver encore chez lui d'autres personnes qui racontent aussi les leurs , cela fournit insensiblement la matière d'un volume de juste grosseur.

Ce petit échantillon suffit pour donner quelque idée des Listes dont je viens de parler , & il seroit inutile de l'étendre d'avantage. Mais une chose dont il faut avertir les Voyageurs , & en général tous les Héros Romanciens , c'est qu'ils doivent avoir une mémoire heureuse , pour se souvenir fidèlement de tous ceux avec qui ils ont eû dès le commen-

cement quelque liaison particulière , ou qui leur ont commencé le récit de leurs aventures sans pouvoir l'achever. Car ce seroit une chose extrêmement indécente d'oublier ces gens-là , & de n'en plus faire mention. Un Voyageur auroit beau dire qu'il les a laissés à la Chine , ou dans le fond de la Tartarie , il faut ou qu'il aille les retrouver , ou qu'ils viennent le chercher , fût-ce des extrêmités du Japon. En un mot il faudroit les faire tomber des nuës plutôt que d'y manquer. Les Turcs en particulier sont fort religieux sur cet article , & j'en connois un qui pour rejoindre son homme , fit tout exprès le voyage d'Amasie en Hollande\*.

J'ai aussi été moi-même si scrupuleux sur cela, qu'ayant perdu,

\* *Aventures d'un homme de qualité.*



comme on a vû , mon cheval la veille de mon entrée dans la Romancie , je n'ai pas manqué de le retrouver à la sortie du pays , comme on verra dans la suite.

Il y a pourtant un moyen de se débarasser de bonne heure de ces importuns qui interviennent dans une Histoire , & dont on ne sçait plus que faire ; c'est de les tuer tout aussitôt , ou de les faire mourir de maladie. Mais à dire le vrai , l'expédient est odieux , & on a sçû mauvais gré à un des derniers Voyageurs , d'avoir fait inhumainement mourir tant de monde.

Mais à propos de mémoire , je m'apperçois que je parle tout seul , & j'oublie que j'ai un compagnon qui auroit dû partager avec moi le récit que je viens de faire. J'en demande

Nij

pardon à mes Lecteurs, & je vais réparer ma faute dans le Chapitre suivant. Il est pourtant bon d'avertir que nous autres Ecrivains Romanciens, ne connoissons aucune de ces belles règles que Lucien & tant d'autres ont données pour écrire l'Histoire, par la raison que nous avons un privilege particulier pour écrire tout ce qui nous vient à l'esprit, sans nous mettre en peine de ce qu'on appelle ordre, plan, méthode, précision, vrai-semblance, ni de ce qui doit suivre ou de ce qui doit précéder; d'autant plus que nous avons toujours à notre disposition la date des faits pour l'avancer, ou la reculer comme il nous plaît. C'est ce qui me fait admirer la précaution qu'a prise un de nos Modernes Annalistes, de mettre à la tête

de son Histoire \* une Préface raisonnée , pour justifier fort sérieusement les faits qu'il y rapporte , comme si on ne sçavoit pas qu'en qualité d'Annaliste Romancier il a droit de dire les choses les moins vrai-semblables , sans qu'on ait celui de s'en formaliser.

\* *Cleveland.*





## CHAPITRE X.

*Des trente-six formalités préliminaires qui doivent précéder les propositions de Mariage.*

**T**ANDIS que le Grand Paladin de la Dondindandie & moi nous voyagions par les airs , bien montés sur nos grandes Sauterelles , il me demanda si mon dessein n'étoit pas de choisir quelque belle Princesse de la Romanicie pour en faire mon épouse. Sans doute , lui dis-je , & ça été en partie le motif qui m'a fait entreprendre ce voyage. Je m'en suis douté , me répondit-il , d'autant plus qu'il vous fera

difficile de voir toutes les beautés dont ce pays-ci est peuplé, sans que votre cœur se déclare pour quelqu'une. Mais disposez-vous à la patience, & ne perdez point de tems. Car la traitte est longue depuis le jour qu'on commence à aimer, jusqu'à celui où l'on s'épouse. Il est vrai, lui dis-je, que ces longueurs m'ont quelquefois impatienté dans les aventures de Théagene, de Cyrus, de Cléopatre, & de plusieurs autres. Mais ne puis-je pas abrégér les formalités . . . . . Eh si, me répondit-il, vous siérait-il de ne faire qu'un petit Chapitre des Mille & une Nuit, ou des Contes Chinois. Non, Prince, ajouta-t-il, les gens de notre condition sur tout doivent faire les choses dans les grandes règles, & passer par tous les dé-

grés de la Milice Amoureuse. Il est pourtant permis quelquefois de leur en abrégér le tems. Mais puisque nous sommes sur ce Chapitre, il est à propos de vous mettre d'avance au fait des Loix principales qu'il faut observer en cette matiere. C'est ce qu'on appelle les *formalités préliminaires*. Il y en a qui en comptent jusqu'à trente-six & plus, mais je vais vous les expliquer sans m'arrêter à les compter.

Vous comprenez bien, continua-t-il, qu'il faut commencer par devenir amoureux. Or cela est fort plaissant; car on l'est quelquefois une année entière sans le sçavoir, & il y en a tel qui ne s'en doute seulement pas. S'il a arrêté ses regards sur une personne, c'est sans dessein: s'il l'a trouvée

extrêmement aimable , ses sentimens se sont bornés à l'estime & à l'admiration ; tout au plus il croit n'avoir pour elle que de l'amitié. Il est vrai qu'il desire de la voir souvent , qu'il a des attentions particulières pour elle , qu'il n'est pas fâché d'appercevoir qu'elle en a aussi pour lui ; mais à son avis tout cela ne signifie rien , ce n'est qu'un commerce de politesse , une liaison , une inclination ordinaire où l'amour n'entre pour rien ; mais , dit-il enfin , que m'est-il donc arrivé depuis quelque-tems ? Je m'apperçois que je ne dors que d'un sommeil inquiet , il me semble que je deviens distrait & mélancolique. Je perds mon enjouement ordinaire. Ce qui me plaisoit commence à m'ennuyer : ce que j'aimois le plus , me paroît insipi-

de. Vous êtes peut-être malade, lui dit quelqu'un qui ne connoît pas les usages du pays Romancien ; non , répond-il , c'est toute autre chose. Il a bien raison ; car ce sont là précisément les premières formalités de l'amoureuse poursuite. Il en est d'abord tout étonné ; moi amoureux , dit-il , moi qui n'ai jamais rien aimé ! moi qui ai bravé tous les traits de l'amour ! moi qui jusqu'à présent ai vû impunément toutes les belles ! mais il a beau vouloir se le cacher à lui-même. Ses soupirs le trahissent ; l'inquiétude , la crainte , l'espérance , les transports se mettent de la partie. Il faut l'avouer de bonne grace , & il l'avouë enfin.

Il me semble pourtant , dis-je alors au Prince Zazaraph , que j'ai vû beaucoup de Héros



ne pas attendre si long-tems à connoître leur état, & à la premiere vûë d'une Princesse devenir tout à coup éperdûment amoureux. Cela est vrai, reprit-il, & c'est même la maniere la plus Romancienne; mais après tout ils n'y gagnent rien; car il faut toujours, à moins qu'ils n'en obtiennent une dispense particuliere, qu'ils attendent tout au moins un an, avant que de pouvoir faire connoître le feu secret dont ils sont consumés. Au reste, ajouta-t-il, il ne faut pas oublier une autre formalité essentielle: c'est qu'il faut que la beauté qui a triomphé de l'indifférence du Héros, ait un nom distingué. Car si malheureusement elle s'appelloit Beatrix, Lizette ou Colombine, ce seroit pour défigurer tout un Roman; au lieu que quand elle

s'appelle Rosalinde, Julie, Hyacinthe, Florimonde, ces beaux noms toujours accompagnés d'épithètes convenables, font un effet merveilleux.

Encore une formalité qui embellit infiniment l'Histoire ; c'est lorsque le Héros amoureux, loin de pouvoir se flatter de posséder jamais l'objet qu'il adore, ne peut seulement pas, vû la disproportion de sa condition, oser faire sa déclaration aux beaux yeux qui ont enchaîné sa liberté. Car il est vrai qu'il est en effet d'une très-haute naissance, & le légitime héritier d'un grand Royaume, comme il sera vérifié en tems & lieu : il est certain d'ailleurs que la Princesse l'adore dans le fond du cœur, & qu'elle maudit secrètement le rang éminent qui lui ôte l'espérance d'être jamais

l'épouse d'un Cavalier si parfait; mais d'une part le Cavalier ignore sa naissance, & la Princesse qui l'ignore aussi ne peut l'écouter avec bienfiance, quand même il auroit l'audace de s'expliquer. Or cela fait une situation admirable, qui fournit la matière des plus beaux sentimens : aussi nos Annalistes l'ont-ils tournée & retournée en cent façons différentes.

Vous voyez donc , ajouta le Grand Paladin , què les formalités sont plus longues que vous ne pensez ; mais ce n'est pourtant encore là que le commencement ; la grande difficulté consiste à déclarer sa passion. Car comment ferez-vous ? Irez-vous dire grossièrement à une belle personne que vous la trouvez charmante, adorable : que vous l'aimez de l'amour le plus

tendre & le plus respectueux ,  
& que vous vous croyriez le  
plus heureux des hommes de  
pouvoir la posséder le reste de  
vos jours. Gardez-vous en bien,  
ce seroit pour la faire mourir  
de chagrin , & elle ne vous le  
pardonneroit jamais de sa vie.  
Il faut pourtant bien le lui faire  
entendre ; mais il faut s'y pren-  
dre avec tant de précaution &  
si doucement , qu'elle ne s'en  
apperçoive presque pas. Il faut  
qu'elle le devine , ou tout au  
plus qu'elle s'en doute un peu.  
Le langage des yeux est admi-  
rable pour cela , lorsqu'on en  
sçait faire usage & prendre son  
tems : par exemple , la belle  
est à sa fenêtre ou sur un bal-  
con , où elle prend le frais : ro-  
dez à l'entour sans faire sem-  
blant de rien , & quand vous  
êtes à portée , tirez-lui une ré-

vérence respectueuse , accompagnée d'un regard moitié vif , & moitié mourant. Vous verrez que vous n'aurez pas fait cela dix ou douze fois , qu'elle se doutera de quelque chose : car il ne faut pas croire que les belles soient si peu intelligentes. La plupart comprennent fort bien ce qu'on leur dit , souvent même ce qu'on ne leur dit pas , & il y en a qui de cent œillades qu'on leur adresse , ne perdent pas une seule syllabe.

Mais , repris-je à mon tour , à ce premier moyen ne pourroit-on pas en ajouter un second , qui est celui des sérénades pendant la nuit sous les fenêtres du But de ses desirs ? Comment , dites-vous , me répondit le Prince en souriant , du But de ses desirs ! Fort bien , vous commencez à vous former

au beau stile. Continuez de grace. Je lui dis donc que je croyois qu'un concert de voix & d'instrumens sous les fenêtres de la beauté dont on porte la chaîne , me paroïssoit un assez bon expédient pour lui insinuer mélodieusement les tendres sentimens qu'on a pour elle. Il est vrai , repartit-il ; mais l'expédient n'est guères de mon goût , parce qu'il est sujet à trop d'inconvéniens. Car premièrement , il fait connoître à tout le quartier qu'il y a de l'amour en campagne , ce qui redouble la vigilance des peres & des meres , des duegnes & des espions. Secondement , il ne faut pour troubler toute la fête , qu'un jaloux brutal qui vient au milieu de la musique vous allonger des estocades terribles sans que souvent vous sçachiez seulement

seulement de quelle part elles vous sont adressées. Je sçais bien que vous tuerez votre homme ; car c'est la regle. Mais cette même cause un grand embarras. L'affaire éclate. Le mort appartient toujours à des gens puissans & accrédités. C'est pour l'ordinaire un fils unique. Il faut se cacher & prendre la fuite. Pendant une longue absence il peut arriver bien des malheurs. En un mot je tremble toutes les fois que je vois un Amant donner la nuit des sérénades à sa Belle. Car le moindre malheur qu'il ait à craindre , c'est de n'en sortir qu'avec une blessure dangereuse.

Avoüez aussi , repris-je , que quand on a un grand coup d'épée au travers du corps , & qu'on se voit en danger de

mourir , c'est une grande douleur lorsqu'on peut parvenir à sçavoir que la belle pour qui on s'est exposé au danger paroît touchée d'un si grand malheur. Vous avez raison , repliqua le Prince Zazaraph : il n'y a pas de baume au monde qui ait une vertu si prompte ; & si le cas arrive , je réponds que le blessé fera bientôt sur pied. Mais encore une fois ce moyen me paroît trop hasardeux , & il y en a de plus simples.

Une Lettre , par exemple , quatre lignes bien tournées font d'un secours merveilleux. On glisse adroitement le Billet dans la poche de la belle Julie , ou on le laisse tomber à ses pieds , comme par mégarde , pour exciter sa curiosité ; ou si on ne peut pas autrement , on le lui fait donner par une personne affidée. Ce pas



une fois fait , il faut compter que l'affaire est en bon train. L'A-mant ne laisse pas de s'inquiéter & de se tourmenter sur le succès de son Billet. L'a-t-elle lû , l'a-t-elle rejeté ? Quel sentiment a-t-elle fait paroître en le lisant ? C'est qu'il n'a pas encore d'expérience : car il est vrai en général qu'il y a des Belles trop réservées , qui font quelque difficulté de recevoir & de lire un Billet ; mais la réserve en cette occasion seroit tout-à-fait déplacée ; & il seroit même ridicule de ne pas faire au Billet une réponse favorable , qui donne de grandes espérances à l'A-mant ; car c'est-là une des formalités les plus indispensables dans les préliminaires dont nous parlons , & je n'y ai jamais vu manquer.

C'est alors enfin , continua

O ij

le Prince, que l'on commence à respirer. C'est alors que l'amour commence à paroître le Dieu le plus aimable & le plus charmant de l'Olympe. Qu'on lui fait alors des remercîmens, de vœux & d'offrandes ! Mais il faut qu'il continuë son ouvrage. Ce n'est pas assez que la charmante Clorine, ou l'adorable Florise ait laissé entendre qu'elle n'est pas insensible ; il faut que le Comte ou le Marquis amoureux en ait l'assurance de sa propre bouche. Mais pourra-t-il bien soutenir un tel excès de joye ? Non, il se pâmera. Que dis-je ? il en mourroit, s'il lui étoit permis de mourir si tôt ; mais comme la chose seroit contre les bonnes règles, il faut qu'il se contente de tomber aux pieds de sa toute-Belle sans voix & si transporté, que

tout ce qu'il peut faire , c'est de coller ses lèvres sur la belle main de la lumière de sa vie.

Ah ! Prince Fan-Férédin , ajouta le grand Paladin , quel dommage qu'un moment si doux ne soit qu'un moment ! mais on a eu beau faire jusqu'à présent pour trouver le moyen de le prolonger. Tous les Astrologues du monde y ont renoncé , & ce qu'il y a de plus triste , c'est que ce moment est unique , & qu'on n'en peut pas trouver un second qui lui ressemble parfaitement. Aussi en vérité un Amant raisonnable devroit s'en tenir-là ; & cela feroit bien honnête à lui ; mais y en a-t-il des Amans raisonnables ? Il leur manque toujours quelque chose. Après un premier entretien , on en veut avoir un second ; après le second on

en veut un troisiéme , & en l'attendant , les heures paroissent des années. Heureux qui peut obtenir un portrait. Mais au défaut du portrait on obtient du moins tout ce qu'on peut , & ne fut-ce qu'un ruban , ou un chiffon , on est le plus heureux homme du monde ; on n'avoit encore jusqu'alors ressenti que tourmens , langueurs , martyre , craintes , défiances , allarmes , larmes & désespoirs ; & voilà qu'on voit enfin arriver la bande joyeuse des transports , des douceurs , un calme , une satisfaction , des fleuves de joye où l'on nâge comme en pleine eau , des délices inexprimables. Qu'on ne s'avise point alors d'aller offrir à un Amant le Thrône de Perse , ou l'Empire de Trébizonde , à condition d'aban-

donner la souveraine de son ame , ce seroit tems perdu. Il ne changeroit pas son sort pour la plus brillante fortune. Il préfère un si doux esclavage à la plus belle Couronne de l'Univers.





## CHAPITRE XI.

*Des grandes épreuves ; & ressemblance singulière qui fera soupçonner aux Lecteurs le dénouement de cette Histoire.*

**J**E ne puis assez admirer , dis-je au Prince Zazaraph , le talent que vous avez de rapprocher les choses , & de les abréger. Car ce que vous venez de me dire en si peu de paroles , non-seulement je l'ai vû dans plus de vingt Romans différens , mais il y occupe des Volumes entiers. Ce n'est pas que j'aye le talent d'abréger ,  
me

me répondit-il , mais c'est que d'une part la plupart des Romans sont tous faits sur le même modèle , & que de l'autre leurs Auteurs ont le talent d'allonger tellement les événemens & les récits , qu'ils font un Volume de ce qui ne fourniroit que quatre pages à un Ecrivain qui n'entend pas comme eux l'art de la diffuse prolixité. Remarquez pourtant , ajouta-t-il , que je ne vous ai encore parlé que des formalités préliminaires , & qu'avant que d'arriver à la conclusion du mariage , il reste bien du chemin à faire. Car comme dans un Labyrinthe on sçait fort bien par où l'on entre , & que l'on ignore par où l'on en sortira : ainsi ceux qui s'embarquent sur la mer orageuse de l'Amour , sçavent bien d'où ils sont par-

P

tis, mais ils ne sçavent point par où, comment, ni quand ils arriveront au Port. Deux jeunes personnes s'aiment comme deux tourterelles. Elles semblent faites l'une pour l'autre. Elles mourront si on les sépare : destin barbare ! Faut-il . . . . . mais non, ce n'est point au destin qu'il faut s'en prendre, c'est aux Loix établies de tout tems dans la Romancie par les premiers Fondateurs de la Nation : Loix sévères, qui défendent sous peine de bannissement perpétuel de procéder à l'union conjugale de deux personnes qui s'adorent, avant que d'avoir passé par les grandes épreuves prescrites dans l'Ordonnance.

Sans doute, dis-je alors au Prince Dondindandinois, j'aurai vû dans les Romans ce que vous appelez les grandes épreu-



ves ; mais je serai bien aise de les connoître plus distinctement , & d'apprendre de vous surquoi est fondée cette Loy ; & si elle est indispensable. Si vous avez lû , me dit-il , les Avantures du pieux Enée , vous avez dû remarquer que sans la haine que Junon lui portoit, toute son Histoire finissoit au premier Livre ; car il arrivoit heureusement en Italie , il épousoit la Princesse Latine , & voilà l'Eneïde finie. Mais son Historien ayant habilement imaginé de lui donner Junon pour ennemie , cette Déesse implacable lui suscite dans son voyage mille traverses , qui font une longue suite d'événemens extraordinaires , & qui donnent matiere à une grande Histoire. Or voilà sur quel modèle nos Annalistes ont éta-

bli la Loy des grandes épreuves. Au défaut du Neptune, d'Ulyffe & de la Junon d'Enée, ils ont trouvé des Fées & des Enchanteurs ennemis, dont la haine puissante & les persécutions continuelles donnent lieu aux Héros de signaler leur courage par mille exploits inouïs ; & comme il n'y a ni valeur, ni forces humaines qui puissent résister à de si terribles épreuves, ils ont soin de leur donner en même tems la protection de quelque bonne Fée, ou de quelque Génie puissant, comme Ulyffe & Enée avoient l'un la protection de Minerve, l'autre celle du Destin. De-là il est aisé de juger que cette Loy dans la Romancie doit être indispensable, & elle l'est en effet si bien, que les Fils de Rois, & les plus grands Princes sont

ceux qu'elle épargne le moins.

Que faut-il donc penser , repartis-je , de la plûpart des Héros modernes pour qui on ne voit plus agir ni les Divinités ni les Génies , soit amis , soit ennemis ? Ce sont , me dit-il , des Héros bourgeois , qui n'ont ni la noblesse ni l'élévation qui est inséparable de l'idée d'un Héros Romancier. Mais ils ne laissent pas d'être sujets comme les autres , à la Loy des épreuves. Un Amant, par exemple , croit toucher au moment qui doit le rendre heureux. Les parens de part & d'autre consentent au mariage ; point du tout. Il survient un prétendant plus riche & plus puissant , qui met de son côté une partie des parens ; quel parti prendre ? Il faut ou se battre ou enlever la Belle. S'il se bat , il tuëra sûrement

son homme. Mais que deviendra-t-il ? Voilà matière d'aventures pour plusieurs années. S'il enleve sa Princesse ; il faut qu'il la consigne chez quelque parente qui veuille bien la cacher , & qu'il ait bien soin de se cacher lui-même pour se dérober aux recherches. Tout cela est bien long ; mais voici le tragique.

Un soir que la Belle enlevée prend le frais sur le bord de la mer avec sa parente , il vient une Tartane d'Alger qu'elle prend pour un Bâtiment du pays , & qui faisant brusquement descente à terre , enleve les deux Belles Chrétiennes pour les mener vendre à leur Dey. Quelle épreuve pour un Amant ! Il ne sçait en quel pays du monde on a transporté le cher objet de ses pensées ,

ni quel traitement on lui fait. Quelle situation ! Ce sera bien pis , si tandis que le Corsaire fait voile en Afrique , il est attaqué , & pris par un Vaisseau Chrétien , dont le Commandant est précisément le Rival de l'Amant infortuné. Voilà de quoi mourir mille fois de rage & de douleur, sans qu'heureusement tous les Romanciens ont la vie extrêmement dure.

Mais supposons que la charmante Isabelle arrive à Alger ; elle est présentée au Dey qui en devient amoureux , jusqu'à oublier toutes les autres beautés de son Sérail. Elle aura beau rebuter sa passion , & faire la plus belle défense du monde : Le Dey ennuyé de ses larmes , & las de sa résistance , veut enfin user de tout son pouvoir. Le jour en est marqué, & il le fe-

tout comme il le dit. Ah ! Prince, m'écriai-je alors, que cette épreuve est terrible ! j'en tremis. Non, non, repliqua-t-il, rassûrez-vous : dans la Roman-  
cie on trouve remede à tout. L'Amant a si bien fait par ses recherches, qu'il a découvert le lieu où sa chere ame est captive, & il ne manque jamais d'y arriver à point nommé la veille du jour fatal. Déguisé en garçon Jardinier, il entre dans le Jardin du Sérail ; il trouve moyen de faire un signal ; il glisse un billet ; Isabelle transportée de joye, se prépare à profiter de la nuit pour s'évader avec lui. Une échelle de foye, des draps attachés à la fenêtré, une corde avec un panier, que sçais-je ? On trouve dans ces occasions mille expédiens, qui ne manquent jamais de réussir.

O ! que le Dey fera le lendemain un beau bruit dans son Sérail ! que de têtes d'Eunuques tomberont sous le Cimetière du furieux Achmet ! mais les deux Amans le laissant exhiler toute sa fureur à loisir , auront trouvé au port un petit bâtiment qui les attendoit , & ils sont déjà bien loin. Au reste , ne croyez pas que ces Aventures soient bien singulieres ; car pour peu que vous ayez lû les Annales Romanciennes , vous devez avoir vû qu'il n'y a rien de si commun.

En voulez-vous d'une autre espèce, ajouta-t-il ? L'Amoureux Cavalier a la nuit dans le Jardin de sa Belle un rendez-vous secret ; mais en tout honneur , dans un Bosquet sombre , où de la lumière seroit dangereuse. La petite porte du Jardin est

demeurée entr'ouverte. Or le frere ou le pere de la Princesse voulant par hazard entrer par la petite porte, & la trouvant ouverte, se doute de quelque chose. On devine aisément tout le reste : grand bruit ; on attaque, on se défend, on apporte des flambeaux, le Cavalier ne se bat qu'en retraite ; mais il a beau faire, il faut de nécessité, & c'est encore là une règle capitale, que le frere ou le pere de celle qu'il adore, s'enferme lui-même dans l'épée de l'infortuné Cavalier. Or jugez combien il faut d'années pour raccommoder une pareille aventure.

Il faut en attendant aller servir en Flandre ou en Hongrie. Autre inconvenient ; car en Flandre il est crû mort dans une bataille, & la désolée Leo-



nore après s'être arraché tous les cheveux de la tête pendant six mois , prend enfin quelque parti funeste à son Amant. En Hongrie on est fait prisonnier & envoyé esclave en Turquie pour y travailler au Jardin , ou à entretenir la propreté des Appartemens.

Je vous avouë Prince , dis-je , au Grand Paladin , que de toutes les épreuves , cette dernière est celle que j'aimerois le mieux : car j'ai remarqué que de tous ceux qui partent de la Romancie pour aller être esclaves en Turquie , à Tripoli ou à Alger , il n'y en a aucun qui ne fasse fortune. Cela est vrai , repliqua-t-il ; mais remarquez aussi qu'avant que de partir , il n'y en a pas un qui ne prenne la précaution de sçavoir bien dancier , d'avoir une belle voix , de

jouer des Instrumens dans la perfection , & d'être aimable & bien-fait. C'est par-là que tout leur réussit. On fait voir l'esclave étranger à la Sultane favorite pour la réjouir. Or l'esclave est un homme si admirable , & toutes ces Sultanes ont le cœur si tendre , qu'en moins de rien voilà une intrigue toute faite , & un pauvre Sultan fort peu respecté. La condition leur plairoit assez, si elle pouvoit durer ; mais il n'y a pas moyen : les Loix de la Romancie sont extrêmement sévères sur ce chapitre ; il faut que le Sultan , averti ou non , entre dans le Sérail & menace de tout tuer. Quel tintamare ! ce ne sera pourtant que du bruit. On l'a entendu venir : la Sultane craignant pour sa vie , trouve le moyen de s'enfuir avec son char,

mant Bezibezu ( c'est le nom de l'esclave ), & ils sont déjà bien loin. En quatre jours la belle Maroquine arrive à Marseille ou à Barcelone; & le lendemain elle est présentée au baptême. La seule chose qui me déplait dans cette aventure, c'est que les Loix veulent encore que le coffre de pierreries que la belle Maure a emporté avec elle soit jetté à la Mer, ce qui la réduit à l'aumône.

Ces épreuves, repris-je à mon tour, me paroissent très-peu agréables; mais j'en ai vû d'autres qui ne le sont guères davantage. Que dites-vous, par exemple, ajoutai-je, d'un pauvre Amant, qui lorsqu'il est à la veille d'épouser tout ce qu'il aime, voit sa Princesse enlevée par des inconnus, & transportée dans un lieu inconnu, sans

qu'après mille recherches il puisse en apprendre la moindre nouvelle? Vous m'avoüerez que voilà une des situations les plus favorables pour les sentimens tragiques & les beaux désespoirs. Ah! cher Prince, s'écria le Prince Zazaraph, quel souvenir me rappelez-vous? Je l'ai essuyée cette cruelle épreuve, & vous pouvez demander à tous les Echos de nos Forêts tout ce qu'elle m'a coûté de regrets douloureux, de sanglots pathétiques, & d'hélas touchants. Oüi, je me serois donné mille fois la mort, si on n'avoit eu la précaution, comme c'est l'ordinaire en ces occasions, de m'ôter épée, poignard, pistolets, & tout instrument qui tuë. C'est pour éviter les funestes effets d'un pareil désespoir, qu'au dernier enlèvement de

ma Princesse j'ai été condamné à dormir d'un si long sommeil, parce qu'on n'a pas crû que je pûsse soutenir sans mourir une seconde épreuve de cette nature.

Vous auriez du moins pû , lui dis-je , dans un si triste accident vous munir d'un portrait de votre Princesse , ou du moins de quelques petits meubles qui auroient été à son usage. Cela est d'une ressource infinie ; car j'ai connu un Cavalier appelé le Marquis de Rosemont \* , qui ayant ainsi trouvé le moyen d'avoir jusqu'aux chemises , aux bas & aux cotillons de sa défunte Donna Diana , passoit une bonne partie du tems à se les mettre sur le corps , à les contempler & à les baiser l'un après l'autre avec une douceur

\* *Avantures d'un homme de qualité.*

inexprimable. Il est vrai , me répondit le Prince, aussi ne trouvais-je alors de consolation qu'à contempler & à baiser mille fois par jour le portrait de l'adorable Anemone.

Le Prince tira en même tems le portrait , & me le montra. Dieux ! quel fût mon étonnement ? ami Lecteur , je ne vous ai pas trop préparé à cet incident ; mais il est vrai qu'alors je ne m'y attendois pas non plus moi-même ; ainsi votre surprise ne fera pas plus grande que la mienne. Je crus reconnoître dans le portrait ma sœur , l'Infante Fan-Férédine. Il est vrai qu'elle me paroissoit extraordinairement embellie ; mais enfin c'étoient ses traits & toute sa physionomie : de sorte que je n'aurois pas balancé un moment à croire que c'étoit elle-même

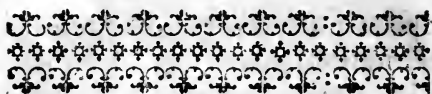
même , si je n'en avois vû clairement l'impossibilité. Car j'étois bien sûr qu'en partant pour la Romancie , j'avois laissé ma sœur l'Infante à la Cour de Fan-Férédia , auprès de la Reine Fan-Férédine ma mere. Ma sœur ne s'étoit jamais d'ailleurs appelée la Princesse Anemone ; ainsi je crûs devoir regarder cette ressemblance comme un effet tout simple du hazard. Je ne pus cependant m'empêcher de dire au Grand Paladin la pensée qui m'étoit venue à l'esprit à la vûe du portrait. Cela est admirable , me répondit-il ; car dans ce même moment vous observant aussi moi-même de plus près , j'ai crû appercevoir en vous des traits de ressemblance très-frappants avec le frere de ma Princesse : de sorte que si elle res-

semble à votre sœur, je puis vous assurer que vous ressemblez aussi beaucoup à son frere, à cela près, que vous êtes beaucoup mieux fait, & que vous avez l'air plus noble & plus aimable. Oh ! pour le coup, lui dis-je, je suis donc tenté de croire qu'il y a ici de l'enchantement, ou quelque mystere caché ; car je trouve aussi qu'en vous regardant de certain côté, vous ressemblez si bien à un jeune homme de ma connoissance, qui est amoureux de ma sœur, que je vous prendrois volontiers pour lui, si vous n'étiez incomparablement plus beau, mieux fait de votre personne, & outre cela Grand Paladin, au lieu qu'il n'est qu'un simple Cavalier. Mais, lui ajoutai-je en interrompant cet entretien, il me semble que j'apperçois une



espece de Ville ou de grande habitation, à deux ou trois lieuës d'ici. Oüi, me dit-il, & c'est où nous allons descendre: vous y verrez des choses assez curieuses.





## CHAPITRE XII.

*Des Ouvriers , Métiers &  
Manufactures de la  
Romancie.*

**N**OUS arrivâmes donc à l'entrée d'une grande & magnifique avenue qui étoit plantée d'Orangers , de Grenadiers & de Myrthes , entremêlés de Buissons charmans d'Arbrisseaux fleuris. Là nous descendîmes de nos Sauterelles que nous congédiâmes , & nous avançâmes en suivant l'avenue jusqu'à l'habitation.

Le lieu où nous allons entrer , me dit le Prince Zazaph , n'est pas proprement une Ville , puisqu'il n'y a que des Ouvriers & des Boutiques ;

mais vous aurez sans doute de la satisfaction à en parcourir les divers quartiers , & c'est un objet digne de la curiosité des nouveaux venus. Eh ! de quelle espece sont-ils , lui dis-je , ces Ouvriers ? Vous l'allez voir par vous-même , me répondit-il ; mais je veux cependant bien vous en donner auparavant une idée générale. Comme tous ceux qui habitent la Romancie se trouvent toujours pourvus de tout ce qui est nécessaire pour leur subsistance , sans qu'ils se donnent seulement la peine d'y penser , vous devez juger que les Ouvriers de ce pays-ci ne s'amuse pas à faire des étoffes , de la toile , des meubles , du pain , ou de la farine. Leur occupation est beaucoup plus douce ; & il y en a différentes especes , les En-

fileurs, les Souffleurs, les Brodeurs, les Ravaudeurs, les Enlumineurs, les Faiseurs de Lanternes magiques, les Montreurs de Curiosité, & quelques autres encore. Vous me dites là, lui dis-je, des noms de métiers dont je ne conçois pas bien l'usage en ce pays-ci. Je vais vous l'expliquer, me répartit-il.

Nous appellons ici *Enfileurs* des Ouvriers qui y font assez communs depuis un tems. Ces gens-là assemblent de divers endroits une vingtaine ou une trentaine de petits riens, qu'ils ont l'adresse d'enfiler & de coudre ensemble, & voilà leur ouvrage fait.

Les *Souffleurs* au contraire ne prennent qu'un de ces petits riens; mais ils ont l'art de l'enfiler, & de l'étendre en le soufflant, à peu près comme les

enfans font des bouteilles de savon , en forte que d'une matiere qui d'elle-même n'est presque rien , ils en font un gros ouvrage. Ces ouvrages comme on voit ne peuvent pas être fort solides ; mais ils ne laissent pas d'amuser des esprits oisifs. Les femmes sur tout & les enfans aiment à voir voltiger en l'air ces petites bouteilles enflées. Mais il est vrai que ce n'est qu'un éclat d'un moment , & qu'on ne s'en ressouvient pas le lendemain.

L'ouvrage des *Brodeurs* est d'une autre espece. Ils font venir de quelque pays Etranger quelques morceaux rares & curieux , dont ils ornent le fond d'une Broderie de dessein courant , qui ne laisse presque plus distinguer le fond de la Broderie même.

Les *Ravaudeurs* sont moins ingénieux. Tout leur art consiste à donner quelque air de nouveauté à des choses déjà vieilles & usées ; c'est pourtant aujourd'hui l'espece d'Ouvriers qui est en plus grand nombre.

Les vrais Peintres sont ici fort rares ; mais en récompense nous avons des *Enlumineurs* admirables , qui sont employés à enluminer des couleurs les plus brillantes , soit les portraits , soit les figures , ou les tableaux d'imagination. Il ne faut pas demander à ces gens-là des portraits ressemblans , ni des tableaux dans le vrai ; ce n'est pas leur métier. Mais personne n'entend comme eux , l'art de charger un tableau de rouge & de blanc , à peu près comme les poupées d'Allemagne ; & la seule chose qu'on puisse leur reprocher ,

procher , c'est que tous leurs portraits se ressemblent.

Les *Lanterniers* ou faiseurs de Lanternes Magiques , sont encore des Ouvriers fort estimés. On les a ainsi nommés , parce que les ouvrages qu'ils font ressemblent à des especes de Lanternes Magiques , où l'on voit les choses du monde les plus incroyables , des Tours d'airain , des Colonnes de diamant , des Rivières de feu , des Chariots attelés d'oiseaux ou de poissons , des Géants monstrueux.

Les *Montreurs de Curiosité* font une espece d'ouvrage assez amusant. C'est un amas de diverses choses curieuses qu'ils font venir de loin. C'est pour cela qu'on leur a donné ce nom. Quand la matiere sur laquelle ils travaillent est trop ingrate

par elle-même , ils trouvent l'art d'augmenter & d'orner leur tableau de divers objets plus intéressans qu'ils présentent l'un après l'autre , comme le plan de Londres , la Cour de Portugal , le Gouvernement de Venise, les Temples de Rome , à peu près comme un Montreur de Curiosité vous fait voir dans sa boîte la Ville de Constantinople , l'Impératrice de Russie , la Cour de Peking , le Port d'Amsterdam.

Voilà , me dit le Prince Zazaraph , à peu près les différentes espèces d'Ouvriers qui travaillent en ce pays-ci ; mais entrons dans leur habitation pour les voir de plus près , car je suis sûr que cette vuë vous amusera. Effectivement je fus charmé de la propreté & de l'ordre admirable que je vis dans la dis-



tribution des Boutiques. Les différentes especes d'Ouvriers sont partagées en différentes ruës, & chaque ruë est formée par de petites Boutiques rangées des deux côtés, les unes auprès des autres, à peu près comme on le pratique dans les Foires célèbres de l'Europe : cela fait un spectacle fort agréable, & si l'on veut, un lieu de promenade fort amusant. J'admirai sur tout la variété & la singularité des Enseignes ; j'en ai même retenu quelques-unes, comme à *la Barbe bleuë*, au *Chat amoureux*, aux *Bottes de sept lieues*, au *Portrait qui parle*, à *la bonne petite Souris*, au *Serpentin vert*, à *l'infortuné Napolitain*, & quelques autres dans le même goût.

Tous les Ouvriers sont d'ailleurs extrêmement polis & pré-

venans , pour attirer chez eux les Curieux & les Marchands ; & il n'y a rien qu'ils ne mettent en usage pour faire valoir leur Marchandise. A les en croire , leur ouvrage est toujours admirable , singulier , curieux. C'est , dit l'un , le fruit d'un long & pénible travail. C'est , dit l'autre , un reste précieux d'un tel Ouvrier qui a laissé en mourant une si grande réputation. C'est , dit un autre , une imitation d'un ouvrage Chinois ou Indien , ouvrage extrêmement recherché. Pour moi , dit un Marchand plus désintéressé en apparence , je n'avois nulle envie de communiquer mon ouvrage ; mais mes amis & des personnes de bon goût l'ayant vû , m'ont tellement pressé d'en faire part au Public , que je n'ai pû résister à leurs sollicitations. Ils

accompagnent en même tems ces discours de manieres si honnêtes & si polies , qu'on ne peut guères se défendre de leur acheter quelque chose , au hazard de payer cher de mauvaise marchandise , comme il arrive le plus souvent.

Le hazard nous ayant d'abord adressés au quartier des *Enfileurs* , j'eus la curiosité de parcourir avec le Prince Zazaph quelques-unes des Boutiques ; car il faudroit une année entiere pour les parcourir toutes. J'admirai véritablement l'adresse avec laquelle je vis ces Ouvriers enfiler ensemble mille petites babioles. Un petit fil très-mince leur suffit pour cela , & l'habileté consiste à faire durer ce fil jusqu'à la fin sans le rompre : car s'il faut le renouer , ou en ajouter un au-

tre , l'ouvrage n'a plus le même prix ; la Boutique qui me parut la plus achalandée , avoit pour enseigne , *aux Mille & une Nuits*. L'Ouvrier , dit-on , est un des plus célèbres du quartier. Comme son Enseigne a eu succès , quelques - autres Ouvriers n'ont pas manqué de l'imiter , dans l'espérance de réussir également. L'un a pris *les Mille & un Jours* ; l'autre a pris *les Mille & une Heures* : un autre , *les Mille & un quarts d'Heure*. Leur fil en effet est à peu près le même. Mais il faut qu'ils n'aient pas été aussi heureux que le premier dans le choix des babioles. J'y remarquai encore quelques Enseignes des plus distinguées , comme *aux Soirées Bretonnes* , *aux Veillées de Thessalie* , *aux Contes Chinois* , &c. Mais ces Ou-

vriers , dit-on , ont plus de fécondité que de force d'imagination. Trop foibles pour entreprendre un Ouvrage d'un seul sujet , ils n'ont de ressource que dans la multitude , à peu près comme un homme qui n'ayant point assez d'étoffe pour faire un habit , le compose de diverses pièces rapportées ; bigarrure qui ne peut jamais faire à l'Ouvrier qu'un honneur médiocre.

Le quartier des *Souffleurs* est presque désert depuis long-tems , parce qu'il se trouve peu d'Ouvriers qui ayent l'haleine assez forte pour fournir à ce travail. Il semble que *Cyrus* soit leur Enseigne favorite , du moins plusieurs se la sont appropriée , & chacun l'a retournée à sa façon. Quelques-uns même de ces Messieurs trouvant que ce

Prince étoit un sujet propre à achalander leur Boutique, l'ont obligé, sans trop consulter son inclination, à courir le monde comme un Aventurier, pour leur apporter de tous les pays étrangers des matériaux curieux, propres à être mis en œuvre. Il n'est pas bien décidé s'il en est revenu plus homme de bien ; mais on ne peut pas douter qu'après de si longues courses il n'eut besoin de se mettre quelque tems en retraite ; & il a heureusement trouvé un nouveau Maître, homme d'esprit & charitable, qui a retiré le pauvre Prince chez lui, uniquement pour lui faire prendre du repos.

Il y a quelque tems, me dit le Prince Zazaraph, qu'il parut dans ces quartiers-ci un de ces Génies rares & sublimes,

tels que la nature en produit à peine un dans chaque siècle. Il conçut que le travail que vous voyez faire à ces Ouvriers pourroit être de quelque secours pour former le cœur & l'esprit des jeunes Princes, s'il étoit bien fait & manié avec art & avec sagesse. Il entreprit d'en donner un modèle. Son Enseigne étoit au *Prince d'Ithaque*, & ce lieu que vous voyez qu'il semble que l'on ait voulu consacrer par respect pour sa mémoire, étoit le lieu où il travailloit. Il est vrai qu'il fit un chef-d'œuvre qu'on ne pouvoit se lasser de voir, & où il trouva l'art de mêler ensemble tout ce qu'il y a de plus riant & de plus gracieux, avec tout ce que la sagesse & la Religion ont de plus parfait & de plus sublime. C'est cet Ouvrage qui devoit

aujourd'hui servir de modèle à tous les Ouvriers , & quelques-uns en effet se sont efforcés de l'imiter ; mais on est réduit à louer leurs efforts , & toujours forcé de plaindre leur foiblesse.

Le Prince me fit pourtant remarquer dans le même quartier quelques Boutiques qui étoient assez accréditées. Je me souviens sur-tout de deux. La première avoit pour Enseigne le *Prince Sethos* ; & à juger de ce Prince par son portrait , c'étoit un homme d'esprit , à qui on ne pouvoit reprocher qu'une trop forte application à l'étude de l'antiquité. La seconde étoit occupée par une Ouvrière d'un esprit fin & solide qui s'étoit fait depuis peu de tems beaucoup de réputation. Elle avoit pour Enseigne la *Cour de Phi-*



*lippe Auguste*, & l'empressement du public à acheter ses Ouvrages, ayant déjà épuisé sa Boutique, elle en travailloit de nouveaux qu'on attendoit avec impatience.

Je ne trouvai rien dans la rue des *Brodours* qui me frappât beaucoup. Ces Ouvriers, me dit le Prince Zazaraph, n'ayant point assez de talent pour créer eux-mêmes quelque chose de neuf, gagnent leur vie à enjoliver des choses déjà connues, & qui paroissent trop simples par elles-mêmes. Ainsi ils travaillent sur un fond étranger, & ils ont l'art de le charger tellement de leur broderie, qu'on ne distingue plus le fond de ce qui n'en est que l'ornement; mais il est assez rare que leur Ouvrage fasse fortune. Voilà une Boutique qui a pour

Enseigne *Dom Carlos* , & dont l'Ouvrier est estimé ; mais en voilà un autre , qui n'a pas à beaucoup près si bien réüssi dans le dessein d'amuser , quoique son enseigne promette des *amusemens H.* Mais quoi ! dis-je au Prince , ne vois-je pas-là cet Ouvrier des pays étrangers , qu'on nomme le P. L. Eh ! que fait-il ici ? Ce qu'il y fait , me répondit-il ; il y figure très-bien parmi nos Brodeurs , & c'est aujourd'hui un des plus accrédités. Il est vrai qu'il sembloit d'abord vouloir s'établir dans le pays d'Histoire ; & en effet il y a levé Boutique ; mais il a mieux trouvé son compte à faire de fréquentes excursions dans la Romancie ; il y est effectivement si souvent , qu'on ne sçait jamais de quel pays sont ses Ouvrages , & je crois

qu'on en peut dire, avec vérité, que c'est marchandise mêlée. Mais j'oubliois, ajoûta-t-il, de vous faire remarquer une de nos plus belles Boutiques. La voici, continua-t-il, en me la montrant; elle a, comme vous voyez, pour Enseigne la *Princesse de Cleves*; & l'Ouvrier jouit à juste titre d'une grande réputation pour n'avoir jamais perdu de vûe dans un travail extrêmement délicat les règles du devoir & de la plus austère bienfiance.

De-là nous passâmes au quartier des *Ravaudeurs*. Ce sont, comme j'ai déjà dit, les Ouvriers les moins estimés de la Romancie. Quel mérite y a-t-il en effet, à r'habiller par exemple à la Françoisise un Ouvrage fait par un Anglois ou un Espagnol; ou à réduire à un prétendu goût moderne des Ouvrages faits

dans le goût antique ? Aussi est-il assez rare que de tels Ouvrages fassent quelque réputation à leurs Auteurs. Mais ce n'est pourtant pas pour cette raison que leur quartier est presque désert ; c'est que faute de police dans la Romancie pour fixer chacun dans les bornes de son métier, tous les Ouvriers se mêlent d'être ravaudeurs, enforte qu'il n'y en a presque pas un seul qui dans la marchandise qu'il vous donne pour toute neuve, n'y mêle quelques vieux morceaux qu'il a r'habillés & retournés à sa façon ; c'est ce qui fait que les *Ravaudeurs* en titre n'ont presque point de pratique, & c'est précisément le cas où se trouvent aussi les *Enlumineurs*. Trop de monde se mêle de leur métier, jusqu'aux Ouvriers mê-

me du Pays d'Histoire.

Les *Lanterniers*, ou faiseurs de *Lanternes Magiques*, nous amuserent quelque temps. Ces Ouvriers ont l'imagination extrêmement féconde : il ne leur manque que de l'avoir réglée par le bon sens & la vrai-semblance ; car il n'y a point d'invention si bizarre, dont ils ne s'avisent & qu'ils n'exécutent, ou ne paroissent exécuter avec une facilité surprenante. Demandez-leur des Chariots volans, des Palais d'argent, des armes qui rendent invulnérable, des secrets pour sçavoir tout ce qui se fait, & tout ce qui se dit à mille lieux à la ronde, des charmes pour se faire aimer, des statuës qui s'animent, des Ponts, des Vaisseaux, des Jardins *impromptus*, des Géans, des bêtes qui

parlent , des Montagnes d'or , d'argent & de pierreries ; rien ne leur coûte ; de sorte qu'en un clin d'œil leur Boutique est pleine de merveilles. Il est vrai que lorsqu'on considère leurs Ouvrages de plus près, il est aisé de s'appercevoir que ce ne sont que des colifichets qui n'ont rien de solide ni d'estimable ; & je ne pûs m'empêcher de témoigner au Prince Zazaraph que je ne comprenois pas comment ces Ouvriers pouvoient trouver le débit de pareilles Marchandises. Mais il me détrompa. Si les Marchands d'Europe , me dit-il , qui étalent des Boutiques de poupées, de sifflets, de petits moulinets , de petites sonnettes , de marmoufets , & de mille autres especes de semblables colifichets que l'on achète pour les enfans , gagnent leur vie ,

vie à ce négoce, pourquoi ne  
 voulez-vous pas que ceux-ci  
 fassent aussi quelque fortune ?  
 Car vous voyez que leurs Bou-  
 tiques & leurs Marchandises  
 se ressemblent parfaitement. Il  
 faut même observer que la plû-  
 part des personnes qui s'occu-  
 pent d'Ouvrages de Romancie,  
 sont des esprits oisifs & pares-  
 feux, qui veulent être amusés  
 comme des enfans, parce qu'ils  
 n'ont pas la force de s'occuper  
 eux-mêmes de leurs propres  
 pensées, ni même de donner  
 une application suffisante aux  
 pensées d'autrui. Proposez-leur  
 quelque chose à méditer, un  
 raisonnement à approfondir,  
 seulement une réflexion à faire,  
 vous les accablez, vous les en-  
 nuiez, comme des enfans à qui  
 on propose une leçon à étudier;  
 au lieu qu'une suite de jolis co-

lifichets qu'on leur fait passer successivement sous les yeux ; les divertit & les amuse sans les fatiguer. Voilà ce qui fait le grand débit de cette Marchandise ; à peine les Ouvriers peuvent-ils en fournir assez ; & dès qu'il paroît quelque nouvelle Lanterne Magique , ou colifichet nouveau , on se l'arrache des mains. Il faut pourtant avouer une chose ; c'est que du moment que la première curiosité est satisfaite , il arrive de ces Ouvrages comme des colifichets d'enfants qui sont défaits , ou démontés ; on les laisse traîner dans un appartement , sans que personne songe à les conserver , & leur sort ordinaire est d'être enfin jetés dehors pêle mêle avec les ordures.

Nous voici , ajouta le Prince



Zazaraph, arrivés au quartier des *Montreurs de Curiosité*. Leurs Boutiques sont assez belles, comme vous voyez, & même fort riches. Il est vrai aussi qu'ils ne manquent pas de pratique, mais avec tout cela, ils sont peu considérés, parce qu'ils ne travaillent qu'en subalternes selon que d'autres Ouvriers leur commandent, tantôt un plan de Ville, tantôt un portrait, une description, une bataille, un tournois, ou quelque événement singulier pour remplir les vuides de leurs Ouvrages ou pour les grossir.

Mais tandis que nous considérons les diverses Curiosités dont les Boutiques de ce quartier sont garnies, nous fûmes détournés par une troupe comique de Bouffons & de Baladins de toute espece, qui vinrent dans

la grande place jouer une espèce de Comédie. Ce spectacle me divertit , & je trouvai de l'esprit dans l'invention , dans la conduite & l'exécution de la piece. Un certain *Ragotin* \* y faisoit un des principaux Rôles avec un nommé *La Rancune*, & il ne parut jamais sur le Théâtre sans faire beaucoup rire les Spectateurs , autant par son air ridicule & comique , que par les traits de plaisanterie qui lui échappoient. Toute la piece en général me parût l'ouvrage d'un homme d'esprit , & on me dit que c'étoit aussi ce que cet Auteur avoit fait de meilleur.

Ce spectacle fût suivi d'une petite piece intitulée *le Diable Boiteux* , qui eût aussi beaucoup d'applaudissement. Elle étoit en un Acte , apparemment qu'elle

\* *Roman Comique.*

n'en demandoit pas davantage ; car j'ai ouï dire que l'Auteur ne l'avoit pas embellie en voulant l'allonger. On promit pour le lendemain une autre Piece du même Auteur , qui a pour titre , *Gilblas de Santillane* , mais j'entendis dire à ceux qui étoient auprès de moi, que quoiqu'il y eut de l'esprit & d'assez bonnes choses dans cette piece , elle ne valoit pas la premiere. Enfin je vis paroître ensuite une Mascarade mauffade , composée de gens déguisés en gueux & en aventuriers que j'entendis nommer, *Lazarille de Tormes*, *Dom Guzman d'Alfarache*, *l'Aventurier Buscon* , & d'autres noms semblables ; mais le Prince Zazaph m'avertit qu'il ne restoit ordinairement à ce dernier spectacle que de la populace & des

gens de mauvais goût. Je remarquai en effet , que tous les honnêtes gens se retiroient , & j'en fis autant avec mon fidèle interprète. Ce ne fût cependant pas sans difficulté ; car pendant que nous nous retirions , il survint une si grande multitude d'autres Masques , qu'on nomme la bande *bleuë* , & qui ont à leur tête un *Gargantua* , un *Robert le Diable* , *Pierre de Provence* , *Richard sans peur* , & d'autres Héros de même étoffe , que nous eumes de la peine à percer la foule pour nous sauver d'une si mauvaise compagnie.

Allons-nous-en au port , me dit le Prince , nous y verrons sûrement arriver quelques Vaisseaux , & ce spectacle est toujours assez curieux : j'ai aussi bien un grand intérêt de ne

m'en pas éloigner, puisque j'attends, comme vous sçavez, la Princesse Anemone qui doit arriver incessamment. Je veux vous y accompagner, répondis-je au Prince, & je sens qu'il n'est plus en mon pouvoir de me séparer de vous; mais de grace expliquez-moi auparavant ce que c'est que ce Bâtiment singulier que j'apperçois dans cette place publique. C'est, me répondit-il, un Bâtiment où l'on garde les Archives de la Romancie \*; assez mauvais ouvrage, comme vous voyez. Le Portail qui est aussi grand que le corps même du Bâtiment, n'est qu'un assemblage bizarre où l'on ne voit ni méthode, ni principes, & qui choque le bon sens: aussi a-t-il révolté tous les esprits senez. Le corps du Bâtiment ne

\* *Bibliothèque des Romans.*

vaut guères mieux ; c'est un amas de pierres entassées les unes sur les autres sans goût, sans ordre ni liaison ; mais on ne devoit après tout rien attendre de mieux de la part de l'Entrepreneur. C'est un homme qui se donnoit auparavant dans le pays d'histoire pour un grand ouvrier, jusques-là qu'il faisoit la leçon à tous les autres, & qu'il s'étoit érigé en Censeur général ; mais la forfanterie lui ayant mal réussi, il s'est jetté de désespoir dans la Roman-  
 cie, où il n'a pû trouver d'autre moyen de subsister, que de s'y donner pour Architecte. C'est sur ce pied-là qu'il a été employé à construire le Bâtiment dont nous parlons ; mais vous voyez par l'exécution, que le prétendu Architecte n'est qu'un médiocre Maçon.

O Dieux !

O Dieux, m'écriai-je dans ce moment; quelle affreuse vapeur! Grand Paladin, quelle peste est-ceci? Ah! dit-il, fuyons au plus vite, & sauvons-nous de l'infection. Nous courumes en effet, & quand nous nous fûmes assez éloignés: j'avois oublié, me dit le Prince, qu'il faut éviter le chemin par où nous venons de passer, à moins qu'on ne veuille s'exposer à être empesté: c'est, ajouta-t-il, un jeune Lanternier Magique qui nous cause cette infection. On le nomme *Tancresai*. Fils d'un pere célèbre par de beaux Ouvrages, il n'a pas rougi d'embrasser le métier de Lanternier; & comme il est jeune & sans expérience, en voulant faire une nouvelle composition pour peindre sa Lanterne Magique, il a fait une drogue si puante,

T

qu'on a été obligé de fermer son laboratoire ; & après lui avoir fait faire la quarantaine , on lui a défendu de travailler dans ce genre. Mais , dit-il ensuite , nous voici tout près du port , & je crois voir déjà quelques Vaisseaux qui arrivent ; approchons-nous pour les considérer de plus près , & être témoins du débarquement.







## CHAPITRE XIII.

*Arrivée d'une grande Flotte.*

*Jugement des nouveaux  
débarqués.*

**A** Peine fûmes-nous arrivés, que nous vîmes le port se remplir d'un grand nombre de Vaisseaux qui s'empressoient d'y entrer. Les uns étoient munis de passeports \*, les autres n'en avoient pas , parce que sans doute ils étoient de contrebande ; mais on n'y regardoit pas de fort près , & je les vis entrer pêle mêle sans qu'on fit presque d'attention à cette différence , pourvû que d'ailleurs ils ne portassent rien de

\* *Privileges.*

pernicieux. Il y en avoit de petits, de grands & de toutes les tailles. Ils étoient tous distingués par leurs pavillons comme les Vaisseaux d'Europe, & surtout par leurs Devises & leurs noms différens. J'aurois de la peine à me les rappeler tous : c'étoient *les quatre Facardins*, *Fleur d'Epine*, *les Contes Mogols*, *les Contes Tartares*, *Madame Barnevelt*, *la Constance des promptes Amours*, *Aurore & Phébus*, & plusieurs autres, ce qui faisoit un spectacle fort varié.

Hélas, me dit le Prince Zaraph, je n'apperçois pas encore là ma chere Anemone ; mais un doux pressentiment me fait toujours espérer qu'elle arrivera incessamment ; & ce retardement me laisse du moins le loisir de vous donner des

éclairciffemens fur tout ce que vous voyez. Cette belle Flotte, lui dis-je, me ravit d'admiration ; & je doute que celle des Grecs qui venoient arracher Hélène d'entre les bras de l'aimoureux Paris, fût plus belle. Mais je ne fçais que penser d'un autre fpectacle que je vois qui fe prépare à l'entrée du port. Que prétend faire cette grave Matrone que je vois affecter un air de Magiftrat & s'afféoir dans une efpece de Tribunal, accompagnée d'hommes & de femmes qui femblent lui tenir lieu d'Affeffeurs ou de Confeillers ? C'eft en effet, me répondit-il, un vrai Tribunal, & peut-être le plus éclairé & le plus équitable de tous les Tribunaux. Voici quelle eft fa fonction. Nous avons ici des Armateurs qui entreprennent des

voyages de long cours pour faire courir le monde à nos Héros & à nos Héroïnes. Ils choisissent ceux qui leur conviennent, & on les laisse diriger leur course comme il leur plaît. Les uns la font longue, les autres la font plus courte : l'un va à l'Orient & l'autre à l'Occident. Mais il faut revenir enfin, & rendre compte du voyage : Or ce compte est toujours très-rigoureux. Le Juge que vous voyez est incorruptible, & son Conseil composé d'hommes & de femmes est très-éclairé. Il n'est cependant pas impossible de lui en imposer pour un tems, mais il revient bien-tôt de son erreur, & il réforme lui-même son Jugement.

Je suis charmé, repris-je, que du moins dans la Roman-  
cie on rende justice aux femmes

en les admettant au Conseil public; car c'est une honte qu'elles en soient excluës dans tous les autres pays du monde. Mais expliquez-moi de grace en quoi consistent les Jugemens de ce Tribunal. Ils consistent, me répondit-il, en ce que tous les Armateurs sont obligés à leur retour de se présenter à la Présidente du Conseil pour lui rendre compte de tout ce qui leur est arrivé. Elle les écoute, & après leur rapport, elle les punit ou les récompense selon la bonne ou la mauvaise conduite qu'ils ont tenuë dans le cours du voyage. S'ils ont conduit & gouverné leur monde avec art & avec sagesse, on leur donne dans la Romancie un des premiers rangs; si au contraire ils ont fait faire à leurs Passagers un voyage désagréable,

ennuyeux , trop dangereux ; s'ils les ont fait échoüer , s'ils les ont traités avec trop de rigueur , en un mot s'ils leur ont donné de justes fujets de plainte , le Juge les punit en les condamnant les uns à la prison , les autres au bannissement , ou à quelque peine plus rigoureuse.

Cette procédure me parut assez curieuse pour mériter que je la viffe par moi-même , & je priai le Prince Zazaraph de s'approcher avec moi du Tribunal , pour être témoin de tout ce qui se passeroit au débarquement des nouveaux venus. On aura peut-être de la peine à le croire ; mais il est vrai que dans le grand nombre de Vaisseaux qui arriverent au port , à peine se trouva-t-il un Armateur qui méritât quelque récompense. Les uns n'avoient fait que suivre

la route déjà tracée par ceux qui les avoient précédés, sans oser entreprendre une nouvelle. Les autres avoient causé une confusion effroyable dans leur équipage, par la trop grande quantité de monde qu'ils avoient prise sur leur Vaisseau. D'autres n'avoient mené leurs Passagers que dans des pays incultes & arides, où ils avoient beaucoup souffert de la disette & de l'ennuy. Quelques-uns avoient mis à bout la patience & le courage de leurs gens, par une trop longue suite de fâcheuses aventures; quelques autres ne les avoient occupés que de choses pueriles & extravagantes, de sorte qu'après avoir entendu leur relation, le Conseil loin de leur donner aucune récompense, délibéra s'ils ne méritoient pas plutôt d'être punis, pour avoir inutilement tant

perdu de tems , & en avoir tant fait perdre aux autres. Mais il fut conclu à la pluralité des voix , que le peu de considération & l'oubli dans lequel ils feroient condamnés à vivre le reste de leurs jours , leur tiendroient lieu de punition.

Un Armateteur nommé L. D. F . . . . . essuya dans cette occasion un assez grand procès. Son Héroïne dont le nom m'est échappé , se plaignit amèrement au Conseil , que sans aucun égard aux bienséances de son sexe , il l'avoit fait courir pendant un tems infini toujours habillée en homme , sans lui avoir voulu permettre de prendre des habits de femme , qu'au moment qu'elle arrivoit au port ; ajoutant que son Armateur sans nécessité & par pure méchanceté , avoit abusé de ce dégui-



sement ridicule , tantôt pour l'obliger à se battre contre des Cavaliers , tantôt pour la mettre dans des situations tout-à-fait indécentes , & pour la conduire dans les lieux les plus suspects , où elle avoit vû mille fois son honneur en péril. La plainte de l'Héroïne parut d'abord si juste & si bien fondée , qu'elle révolta tous les esprits contre l'Armateur ; & il alloit être condamné tout d'une voix , lorsqu'un des plus anciens Conseillers prit sa défense.

Il représenta au Conseil qu'à considérer les choses en elles-mêmes , il étoit vrai que L. D. F..... méritoit punition , pour avoir fait faire à une honnête Héroïne un voyage si dangereux & si peu décent ; mais que ces déguisemens , tout dangereux & tout indécens qu'ils étoient ,

ayant toujours été tolérés dans la Romancie , comme il étoit aisé de le prouver par les plus anciennes Annales , on devoit moins s'en prendre à l'Armateur , qu'à ceux qui lui avoient donné de si mauvais exemples ; qu'ainsi son avis étoit qu'on se contentât pour cette fois d'admonester sérieusement l'Armateur de ne plus suivre une pratique si peu conforme aux loix de la bienséance , & que cependant pour mettre en sûreté l'honneur des Princesses Romanciennes , il falloit faire un nouveau Règlement , qui abrogeât l'ancienne tolérance , & défendre à tous les Armateurs de donner dans la suite à leurs Héroïnes d'autres habits que ceux de leur sexe , à moins qu'ils ne s'y trouvassent forcés par quelque nécessité indispensable.

Cet avis parut si raisonnable que tout le monde s'y rendit, de sorte que l'Armateur en fut quitte pour la peur.

Un de ses Confreres ne fût pas si heureux. A peine arrivé de son premier voyage, il en avoit entrepris tout de suite un second, & puis un troisiéme, de sorte qu'il avoit jusques-là échappé aux poursuites de ses Accusateurs & à la Sentence du Conseil. Mais on le tenoit enfin alors à la fin de son troisiéme voyage, & il fut obligé de comparoître. On voulut d'abord incider sur ce qu'il s'étoit ingéré dans l'employ d'Armateur, qui convenoit mal à sa profession; mais il se justifia du mieux qu'il put, en alléguant l'exemple de quelques Armateurs célèbres, qui avoient auparavant exercé à peu près la même profession que lui. Il

n'en fût pas de même des autres chefs d'accusation.

*Un homme de qualité* appelé le Marquis de\*\*\* parla le premier , & entre autres griefs il accusa l'Armateur. 1°. De l'avoir trompé en ce qu'il l'avoit obligé de s'embarquer pour courir les risques d'une seconde navigation , après lui avoir promis de le laisser vivre en paix dans la solitude dès la fin de son premier voyage. 2°. De l'avoir honteusement dégradé , en ne lui donnant dans le second voyage qu'un employ de Pédagogue ennuyeux , après lui avoir fait jouer dans le premier le rôle d'un homme de qualité. 3°. De l'avoir accablé dans l'un & dans l'autre voyage des malheurs les plus funestes , & dont le détail faisoit frémir. A ces trois chefs d'accusation *l'homme de*

*qualité*, en ajouta quelques autres moins considérables, auxquels on fit peu d'attention. Mais l'Armateur n'ayant pû répondre aux premiers, il fût jugé atteint & convaincu de malversation, & on remit à prononcer la Sentence après qu'on auroit entendu ses autres accusateurs.

Ce fut une femme qui se présenta ensuite. On la nommoit *Manon Lescot*. Quelle femme! Je n'ai jamais rien vû de si éveillé; & je n'aurois pas crû qu'un homme du caractère de \*\*\*. pût se charger de la conduite d'une telle Princesse. Je ne me souviens pas bien du détail de ses plaintes; mais elles se réduisoient en général à accuser son Armateur de l'avoir tirée de l'obscurité où elle vivoit, & à laquelle elle s'étoit justement

condamnée elle-même , afin de cacher le dérangement de sa conduite , pour la produire sur la scène au grand jour , & lui faire courir le monde comme une effrontée qui brave toutes les loix de la pudeur & de la bienséance. Cette seconde plainte fut suivie d'une troisième pour le moins aussi vive , mais beaucoup plus intéressante par la scène touchante dont elle fut l'occasion.

Les deux complaignans étoient le fameux *Cleveland* & la triste *Fanny*. Tous deux faisoient le couple le plus mélancolique qu'on ait peut-être jamais vû. La tristesse étoit peinte sur leur visage : à peine pouvoient-ils lever les yeux. De profonds soupirs précédoient , accompagnoient & suivoient toutes leurs paroles ; & à dire le vrai , il étoit difficile

difficile d'entendre le récit de toutes les infortunes que leur Armateur leur avoit fait essuyer dans le cours de leur voyage, sans prendre part au juste ressentiment qu'ils faisoient éclater contre lui. Barbare, s'écrioit Cleveland, que t'ai-je fait pour m'accabler ainsi des plus cruels malheurs, sans m'avoir donné dans tout le cours de ma vie presque un seul moment de relache? N'étoit-ce pas assez de la triste situation où me réduisoit une naissance malheureuse? Etois-tu peu satisfait de m'avoir donné une éducation si sauvage dans une affreuse caverne? Devois-tu m'en tirer pour me rendre le jouet de la fortune, & rassembler sur ma tête tous les malheurs, toutes les contradictions, toutes les traverses de la vie humaine.

Oùï, Mesdames & Messieurs ,  
 ajoûtoit-il, en s'adressant aux Ju-  
 ges , que l'on compte tous les  
 meurtres , toutes les morts fu-  
 nestes , les noirceurs , les trahi-  
 sons , les dangers effroyables , &  
 tous les événemens tragiques  
 dont il a noirci le cours de mes  
 aventures , & vous aurez de la  
 peine à comprendre comment  
 je puis survivre à tant d'infortu-  
 nes , & comment on en peut sou-  
 tenir même le récit.

Encore si dans les malheurs  
 où il m'a plongé il avoit du  
 moins suivi les règles ordinai-  
 res. Mais où a-t-on jamais en-  
 tendu parler d'une tempête pa-  
 reille à celle qu'il nous fit ef-  
 fuyer en passant d'Angleterre  
 en France ? Qui a jamais yû  
 une amante comme Madame  
 Lalain , joindre ensemble tant  
 de qualités contraires , la



malice avec la bonté du cœur ,  
 l'extravagance avec la raison ,  
 la passion la plus violente avec  
 la modération de la simple ami-  
 tié ? Que veut dire cette passion  
 ridicule , qu'il me fait conce-  
 voir dans un âge déjà mûr , &  
 dans le tems que j'ai le cœur  
 dévoré de mille chagrins ? De  
 quel droit me fait-il parler  
 comme un homme qui n'a que  
 des principes vagues de Re-  
 ligion , sans aucun Culte dé-  
 terminé ? Ah ! combien d'au-  
 tres sujets de plainte ne pour-  
 rois-je pas ajouter ici ? Mais ,  
 non , je veux bien les lui par-  
 donner , je consens à oublier  
 même la cruelle épreuve où il  
 a mis ma constance , en faisant  
 brûler à mes yeux , & dévorer  
 par des Barbares ma chere fille  
 & l'infortunée Madame Ri-  
 ding. Je ne m'attache qu'à un

dernier outrage qui met le comble à tous les mauvais traitemens. Il a rendu ma femme , ma chere Fanny . . . . Dieux ! peut-on le croire : puis-je le dire ? Oüi , il a rendu ma femme infidele.

En achevant ces mots , le malheureux Cleveland outré de douleur & ne pouvant plus se soutenir , fut obligé de s'asseoir. Toute l'assemblée attendrie de ses justes plaintes , le regardoit avec compassion , lorsque Fanny se levant avec vivacité , attira sur elle l'attention des Juges & des Spectateurs. Le crime d'infidélité que son époux venoit de lui reprocher la piquoit jusqu'au vif. Ingrat , lui dit-elle avec un air de colere & de fierté , soutenu de cette assurance modeste que l'innocence inspire , fais éclater tes

plaintes contre notre Armateur, je partagerai avec toi l'accusation , puisque j'ai partagé tes malheurs. Mais ne sois pas assez osé pour l'accuser aux dépens de ma vertu. Il a pû rendre Fanny malheureuse , mais il ne l'a jamais renduë infidèle. C'est toi , ingrat , qui n'a pas rougi de me préférer une odieuse rivale , & le Ciel sans doute l'a permis pour me punir de t'avoir trop aimé.

Eh ! quoi , Madame , s'écria Cleveland , avec beaucoup d'émotion , osez-vous nier que vous m'ayez abandonné pour suivre le perfide Gélin ? Il est vrai , repliqua-t-elle , j'ai voulu te laisser renouveler en liberté tes anciennes amours avec Madame Lallain ; mais sçachez que si Gélin m'a aidée dans ma fuite ; sa passion pour

moi n'a jamais eu lieu de s'applaudir du service qu'il m'a rendu. Moi , Madame Lallain ! s'écria Cléveland avec étonnement : moi , Gélina ! repartit Fanny avec indignation. Quelle fable ! dit l'un ; quelle imagination ! dit l'autre. On vous a trompé , Madame : vous êtes dans l'erreur , Monsieur : le Ciel m'en est témoin : je jure par les Dieux : ah ! je ne vous aimois que trop : hélas ! je sens bien moi que je vous aime encore : quoi , seroit-il possible ? Rien n'est plus vrai : vous m'avez donc toujours aimé ? Vous m'avez donc toujours été fidèle ? Faisons la paix : embrassons - nous. Ah ! ma chère Fanny : ah ! cher Cléveland . . . .

Ils s'embrassèrent en effet avec mille transports de ten-

dressé. Les petits enfans se mirent de la partie, ce qui fit un spectacle pour le moins aussi touchant que la scène d'Inés de Castro. Et voilà comme après une explication d'un moment finit la longue broüillerie de ces deux tendres époux. Mais l'Armateur n'en parut pas moins coupable. On ne comprenoit pas comment il avoit eu la dureté de les livrer au désespoir pendant des années entières, par la cruelle persuasion où il les avoit mis l'un & l'autre, qu'ils se trahissoient mutuellement, sans vouloir leur accorder un éclaircissement d'un moment. Il eut beau alléguer pour sa défense qu'il avoit eu besoin de cet expédient pour prolonger son voyage, auquel des vûes de profit l'engageoient à donner plus d'étendue. Il ne

fut point écouté , & le Conseil ,  
 ouï le rapport , & toutes les  
 défenses de part & d'autre ,  
 condamna ledit D.P. : à un ban-  
 nissement perpétuel de toutes  
 les terres de la Romancie , avec  
 défense d'y rentrer jamais. L'Ar-  
 rêt fut exécuté sur le champ ;  
 & on dit que le pauvre exilé  
 veut se réfugier dans le pays  
 d'Histoire , où il a quelques  
 connoissances , & où il espere  
 faire plus de fortune.

A peine cette affaire étoit fi-  
 nie , qu'on annonça dans l'As-  
 semblée l'arrivée des *Princesses*  
*Malabares*. Ce nom excita la  
 curiosité. On s'empressa de leur  
 faire place ; mais dès qu'elles  
 eurent commencé à vouloir  
 s'expliquer , tout le monde se  
 regarda avec étonnement pour  
 demander ce qu'elles vouloient  
 dire. C'étoit un langage allé-  
 gorique ,

gorique , métaphorique , énigmatique où personne ne comprenoit rien. Elles déguisoient jusqu'à leur nom sous de puériles Anagrammes. Elles parloient l'une après l'autre sans ordre & sans méthode, affectant un ton de Philosophe , & une emphase d'enthousiaste pour débiter des extravagances. On ne laissa pas d'appercevoir au travers de ces obscurités insensées plusieurs impiétés scandaleuses , & des maximes d'irreligion ; qui révolterent toute l'Assemblée contre ces Princesses ridicules. Il s'éleva un cri général pour les faire chasser. Elles furent bannies à perpétuité , & le Vaisseau qui les avoit conduites , fut brûlé publiquement. Heureusement pour l'Armateur il s'étoit tenu caché depuis son arrivée ; car on

l'eût sans doute condamné à un châtiment exemplaire ; mais il trouva moyen de se dérober aux recherches , & d'éviter ainsi la punition qu'il méritoit.







## CHAPITRE XIV.

*Arrivée de la Princesse Anemone. Le Prince Fan-Férédin devient amoureux de la Princesse Rosebelle.*

PENDANT que tout le monde étoit occupé du spectacle de ces scènes différentes , le Grand Paladin Zazaraph distrait par son amour & son impatience , jettoit continuellement les yeux vers l'entrée du Port. Il étoit bien sûr que la Princesse Anemone ne pouvoit pas manquer d'arriver incessamment ; & en effet il découvrit enfin

le Vaisseau qui l'amenoit. La voilà, s'écria-t-il, transporté de joye : c'est la Princesse Anemone elle-même. Je reconnois le Vaisseau qui la porte , & les doux mouvemens que je sens dans mon ame ne m'en laissent pas douter. Le Prince Zazaraph courut aussi-tôt pour recevoir la Princesse à la descente du Vaisseau , & je l'accompagnai.

Mais comment raconter tout ce qui se passa dans cette entrevue ? ce feroit le sujet d'un Volume entier , & pour peu qu'on ait lû de Romans , on le comprendra mieux que je ne pourrois le représenter : transports , vives impatiences , regards tendres , joye inexprimable , satisfaction inconcevable , témoignages d'affection réciproque , les larmes mêmes , tout

cela fut mis en œuvre & placé à propos. Il fallut ensuite raconter tout ce qui s'étoit passé durant une si longue absence. Le Grand Paladin ne fut pas long dans son récit , n'ayant autre chose à dire , sinon qu'il avoit dormi pendant toute l'année par la vertu d'un enchantement. Mais l'Histoire de la Princesse Anemone fut beaucoup plus longue.

Le Prince Gulifax étoit entré chez elle un soir à main armée , & l'avoit enlevée lorsqu'elle commençoit à se deshabiller pour se mettre au lit , sans lui donner seulement le loisir de prendre ses cornettes de nuit. Elle eut beau pleurer , crier & charger d'injures le ravisseur. Il fallut partir & s'embarquer. Que ne fit-elle pas dans le Vaisseau , lorsqu'elle se vit

éloignée de son cher Prince Dondindandinois , & sous la puissance du perfide Gulifax qui avoit l'insolence de lui parler d'amour ? Elle s'évanoüit plus de vingt fois : vingt fois elle se feroit précipitée dans la mer , si on ne l'en avoit empêchée. Mais il ne lui resta enfin d'autre ressource que ses larmes & ses sanglots , foible défense contre un Corsaire brutal ; aussi la Princesse Anemone passa-t-elle légèrement sur ce Chapitre pour continuer la suite de son Histoire , & elle fit bien ; car je remarquai qu'à certains endroits de son récit le Prince Zazaph témoignoit quelque inquiétude.

Elle raconta donc ensuite que les Dieux , protecteurs de l'innocence opprimée , l'avoient délivrée miraculeusement de la

tyrannie de son cruel ravisseur. Un Prince plein de valeur & de générosité, avoit attaqué & pris le Vaisseau de Gulifax qui avoit péri dans le combat ; mais comme son libérateur la ramenoit, une tempête effroyable avoit englouti le Vaisseau dans les ondes. Elle s'étoit sauvée sur une planche, & elle avoit été jettée à terre plus qu'à demi morte. Des pêcheurs après lui avoir fait reprendre ses esprits, l'avoient présentée à leur Prince, qui en étoit devenu amoureux ; mais toujours intraitable sur ce Chapitre, quoique le Prince fût beau & bien fait, elle n'avoit seulement pas voulu l'écouter. Ici pourtant je remarquai que le Prince Zazaph fit encore une grimace ; & ce fut bien pis, lorsqu'elle ajouta qu'elle avoit ensuite passé suc-

cessivement sous la puissance de trois ou quatre autres Princes. Le Paladin Zazaraph ne put plus y tenir. Il étoit écrit dans l'ordre de ses Aventures, qu'il devoit au retour de la Belle Anemone se broüiller avec elle, & la chose ne manqua pas d'arriver. Son inquiétude sur les périlleuses épreuves où la vertu de la Princesse avoit été mise, lui fit faire étourdiment quelques questions imprudentes ; la Princesse rougit, pâlit, versa des larmes, & parut offensée à un point, qu'on crut qu'elle ne lui pardonneroit jamais ; mais comme il étoit aussi écrit que le raccommodement suivroit de près, quelques sermens équivoques d'une part, & de l'autre mille pardons demandés avec larmes, accommoderent l'affaire ;

& la vertu de la Princesse fut reconnuë pour être à l'épreuve de toutes les aventures & hors de tout soupçon. Il ne resta plus qu'à achever le Roman par un mariage solennel ; mais il falloit pour cela sortir de la Romancie , où il n'est pas permis de se marier , & le Prince Zazaraph s'y disposa.

Au reste j'avouë que je fis peu d'attention au détail des Aventures de la Princesse Anemone. J'eus , pendant qu'elle racontoit son Histoire , l'esprit & le cœur occupés d'un objet plus intéressant. Au bruit de son arrivée la Princesse Rosebelle , sœur du grand Paladin , & qui étoit liée d'une étroite amitié avec Anemone , accourut pour la voir & l'embrasser. C'étoit-là le moment fatal que l'amour avoit destiné pour me

ranger sous les Loix. Voir la Princesse Rosebelle, l'admirer, l'aimer, l'adorer, ce fut pour moi une même chose, & tout cela fut fait en un moment. Aussi me persuadai-je qu'il n'avoit jamais rien paru de si aimable sur la terre. C'étoit un petit composé de perfections le plus complet qu'on puisse imaginer, & où l'on voyoit la jeunesse, la beauté, les graces, l'esprit, l'enjouement, la vivacité se disputer l'avantage.

Pendant tout le récit de la Princesse Anemone, je ne pus faire autre chose que de faire parler mes yeux, & ils furent entendus. Je crus même appercevoir aussi dans ceux de Rosebelle quelque disposition favorable ; mais dès que la belle Anemone & le Prince Zazaph eurent achevé leur éclair-



cissement , & que j'eus la liberté de parler , je ne fus plus maître de mes transports ; & oubliant toutes les Loix de la Romancie , dont le Prince m'avoit entretenu , je me jettai tout éperdu aux pieds de la charmante Rosebelle , pour lui déclarer la passion dont je brûlois pour elle. J'ai sçû depuis que Rosebelle ne fut pas fâchée dans le fond de l'ame d'une si brusque déclaration ; mais elle ne laissa pas de faire toutes les petites cérémonies accoûtumées.

Pour ce qui est des Spectateurs , après un moment de surprise que mon action leur causa , ils se mirent tous à sourire en se regardant les uns les autres , & comme la Princesse Rosebelle ne me répondoit rien , son frere prit la parole. Ah ! Prince , me dit-il , en m'obligeant à me

relever , que vous êtes vif ! Eh ! que deviendra la Romancie , si l'on y souffre de pareilles vivacités ? Eh ! que deviendrai - je moi-même , repartis - je avec transport , si l'adorable Rosebelle n'est pas favorable à mes vœux ; & si vous , Prince , qui pouvez disposer d'elle , vous refusez de me rendre heureux ! Je sçais tous les égards que méritent les Loix de la Romancie & ces formalités préliminaires dont vous m'avez instruit ; mais enfin , ne puis - je pas en obtenir la dispense , ou du moins les abréger ? Car je sens bien que la violence de mon amour ne me permettra pas d'en soutenir la longueur sans mourir.

Je vous ai déjà dit , Prince , me répondit le Grand Paladin , que c'est une chose inouïe que depuis la fondation de la Na-

tion Romancienne aucun Héros ait été dispensé des formalités , & des épreuves ordonnées par les Loix ; mais il est vrai qu'il n'est pas impossible d'obtenir du Conseil public que le tems en soit abrégé. Je me flatte même d'obtenir cette grâce pour vous , en considération des grands exemples de constance que la Princesse Anemone & moi venons de donner à la Romancie dans les rudes & longues épreuves que nous avons essuyées. C'est d'ailleurs une occasion si favorable de m'acquitter envers vous du service que vous m'avez rendu , & de nous unir étroitement ensemble, que je n'attends que le consentement de la Princesse ma sœur pour y travailler efficacement. A ces mots , une aimable rougeur qui couvrit le visage de la

Princesse , la fit paroître encore plus belle à mes yeux. Je tremblois en attendant sa réponse. Mon frere , dit-elle , c'est à vous à disposer de moi , & puisqu'il faut l'avoüer , je ne serai pas fâchée que ce soit en faveur du Prince Fan - Férédin. Dieux ! quels furent mes transports ! Je ne me possedai plus. Je ne sçais ce que je devins , je pleurai de joye , je mouïllai de mes larmes la belle main de Rosebelle ; je voulois parler , & je ne faisois que bégayer ; mon amour m'é-touffoit , & je crois que je fis en un quart-d'heure la valeur de plus de quinze des formalités préliminaires dont j'ai parlé. Aussi cela fut-il compté pour quelque chose, lorsque le Grand Paladin demanda que le tems des formalités & des épreuves fût abregé pour moi. Il eut

pourtant quelque peine à l'obtenir ; mais il avoit acquis dans la Romancie un si grand crédit & une réputation si éclatante , qu'on ne put pas le refuser. On lui accorda même la grace toute entiere , en n'exigeant de moi que trois jours pour accomplir toutes les formalités & toutes les épreuves ; après quoi on devoit me permettre de partir avec le Grand Paladin & nos Princeffes , pour aller dans la Dondindandie achever notre union.

Ici on s'imaginera peut-être que trois jours ne purent pas me suffire pour faire des choses qui fournissent souvent la matiere de plusieurs Volumes ; mais je puis assûrer que j'eus encore du tems de reste , tant il est vrai que nos Auteurs Romanciens ; ont un talent admi-

nable pour enfler & allonger leurs Ouvrages. Comme j'étois déjà fort avancé pour les formalités, j'achevai toutes les autres dès le premier jour, & les deux jours suivans je fis toutes mes épreuves. Je commençai par me battre contre un Rival, & je le tuai. Cela fut fait en une heure; il est vrai que je reçûs une grande blessure, mais avec un peu de baume de Romancie, je me retrouvai sur pied au bout d'une demie heure, & en état de me signaler le même jour dans un grand combat naval qui se donna près du port, je ne me souviens pas trop pourquoi. J'y fis des prodiges de valeur. Je sautai dans un Vaisseau ennemi avec une intrépidité digne d'un meilleur fort; mais n'ayant point été suivi, je fus pris, & déjà l'on me me-

noir

noit en captivité, tandis que les ennemis faisoient leur descente à terre, lorsque dans mon désespoir je m'avisai de mettre le feu au Vaisseau. Il fut consumé en un moment, & m'étant jetté à la mer, je fus assez heureux pour gagner la terre, & m'y défendre contre ceux des ennemis que j'y trouvai. J'en fis un horrible carnage, après quoi je retournai pour me rendre auprès de ma chere Rosebelle.

Hélas! je ne la trouvai plus : les ennemis en se retirant l'avoient enlevée avec beaucoup d'autres Captifs. Quel désespoir! il étoit déjà presque nuit, je m'embarquai aussi-tôt dans une simple Chaloupe de Pêcheurs avec un petit nombre de gens déterminés, & à la faveur des ténébres, j'arrivai

fans être reconnu jusqu'à la flot-  
 te ennemie. Je ne doutai point  
 que ma Princesse ne dût être  
 dans le Vaisseau Amiral, & ce  
 Vaisseau se faisoit remarquer  
 entre les autres par ses fanaux :  
 je m'en approchai doucement.  
 Aussi-tôt prenant un habit de  
 Matelot ennemi, j'y montai sans  
 obstacle, & me donnant pour  
 un homme de l'équipage, je  
 m'informai adroitement ce qu'é-  
 toit devenuë la Princesse Ro-  
 sebelle. Je sçus qu'elle étoit dans  
 une chambre où le Capitaine  
 venoit de la laisser en proie à  
 ses mortelles douleurs. J'y en-  
 trai, & je me fis reconnoître à  
 elle en lui faisant signe en mê-  
 me tems de me suivre sur le  
 pont, sous prétexte de prendre  
 l'air un moment. Elle me sui-  
 vit, & à peine y fut-elle, que  
 la prenant entre mes bras, je



me précipitai avec elle dans la Mer.

Ici on va croire que nous devions périr l'un & l'autre; point du tout : je profitai d'un stratagême admirable que j'avois appris dans Cleveland. J'avois ordonné à mes gens de tenir dans la Mer le long du Vaisseau un grand filet bien tendu , & de le tirer à eux dès qu'ils m'entendroient tomber. Je fus obéi à point nommé : à peine fûmes-nous deux minutes dans l'eau. Mes gens nous retirèrent Rosebelle & moi, & nous en fûmes quittes pour rendre un peu d'eau fallée que nous avions bûë. Cependant notre chute avoit été entenduë dans le Vaisseau ; mais on ne put pas s'imaginer ce que c'étoit, ou du moins on ne le sçut que lorsque nous étions déjà bien éloignés.

Nous n'arrivâmes au port qu'à la pointe du jour, & je me flattois d'y être reçu avec des acclamations publiques ; mais quel fut mon étonnement, lorsque je me vis chargé de chaînes & conduit en prison. J'étois accusé d'intelligence avec les ennemis, & le fondement de cette accusation étoit la hardiesse avec laquelle j'avois sauté dans un de leurs Vaisseaux, & je m'étois mêlé parmi eux sans recevoir aucune blessure ; & c'est, ajoûtoit-on, pour prix de sa trahison qu'on lui a rendu la Princesse Rosebelle. Si j'avois eu le tems de m'abandonner aux regrets & aux douleurs, il s'en présentoit là une belle occasion ; mais je n'avois pas de momens à perdre ; je me dépêchai d'accomplir en abrégé tout le cérémoniel douloureux qui

convient en ces occasions , & à peine arrivé à la prison , les Juges mieux informés me rendirent la liberté en me comblant même d'éloges & de remerciemens.

Il me restoit encore près d'un jour entier , & par conséquent la moitié de l'ouvrage à faire. Je n'en eus que trop. Il se fit un magnifique tournois auquel je fus invité. J'étois bien sûr d'y remporter le prix , conformément aux Loix de la Roman-cie , & je n'y manquai pas. C'étoit un bracelet fort riche que le vainqueur devoit donner suivant la règle à la Dame de ses pensées. Or comme les Princesses avoient jugé à propos ce jour-là d'assister en masque au tournois , je fis la plus lourde bévûe qu'on puisse imaginer. J'allai présenter mon bracelet

à la Princesse Rigriche , que je pris pour l'objet adorable de mes vœux. Il ne faut pas demander si la Princesse Rigriche fut satisfaite de mon présent. Elle en devint toute fiere, elle se redressa , se rengorgea , & fit toutes les petites façons les plus agréables qu'elle put inventer sur le champ. Après quoi se démasquant suivant l'usage , elle me fit voir un visage si laid, que croyant bonnement qu'elle avoit deux masques, j'attendois qu'elle ôtât le second , & j'allois même l'en prier , lorsque je reconnus ma méprise par un bruit qui se fit assez près de moi.

La Princesse Rosebelle étoit tombée évanouïe , & on la remportoit chez elle sans connoissance & sans sentiment. Cruelle situation ! Je prévis toutes les suites de cette funeste aventure.

Que va penser, disois-je, ma chere Rosebelle ! Hélas ! je ne vois que trop ce qu'elle a déjà pensé. Que dira son frere ? Que vais-je devenir ? Toutes ces réflexions que je fis dans un moment me saisirent si vivement, que je tombai à mon tour sans connoissance, accablé de ma douleur. On s'empressa de me secourir, & comme le tems étoit précieux, je repris bientôt mes sens : j'ouvris les yeux, & que vis-je ? La Princesse Rigriche qui me tenoit entre ses bras, m'appellant, mon cher Prince, avec l'action d'une personne qui s'intéressoit vivement à ma conservation, & qui me regardoit sans doute comme son amant. J'avoüe que j'en frémis ; & dans toutes mes épreuves, je crois que c'est le moment où j'ai le plus souffert. Je la quit-

taï brusquement pour courir chez la Princesse Rosebelle. Nouvelle aventure.

Le Grand Paladin Zazaraph vient au-devant de moi, & prétend que je dois lui faire raison du mépris que j'ai marqué pour sa sœur. Moi du mépris pour la Princesse Rosebelle! lui dis-je, tout transporté. Ah! je l'adore. Les Dieux sont témoins . . . . . mais j'eus beau dire; l'affaire, disoit-il, avoit éclaté, l'affront étoit trop sensible. En un mot, il avoit déjà tiré l'épée, & il menaçoit de me deshonoré si je ne me mettois en défense. Que faire? Une de ces ressources singulieres qui ne se trouvent que dans la Roman-  
cie, me tira d'embarras. Il étoit défendu par les Loix aux Prin-  
ces de vuider leurs querelles un  
jour solennel de Tournois.

Les

Les Magistrats nous envoyèrent ordonner , sous peine de dégradation , de remettre notre combat à un autre jour. C'étoit tout ce que je fouhaitois , dans l'espérance que j'avois de désabuser Rosebelle , & d'en obtenir le pardon de ma méprise. En effet , l'étant allé trouver , je me justifiai si-bien , & je le fis avec toutes les marques d'une passion si tendre & si véritable , que je m'apperçus qu'elle étoit bien aise de me trouver innocent. La réconciliation fut bien-tôt faite. Le Grand Paladin y entra pour sa part , & je croyois toutes mes épreuves achevées , lorsque la Princesse Rigriche vint y ajouter , une scène fort embarrassante.

C'étoit une grosse petite personne aussi vive qu'on en ait jamais vû. J'étois sans doute

le premier amant qui eût rendu hommage à ses attraits , & peut-être n'espéroit-elle pas en trouver un second. Elle faisissoit , comme on dit , l'occasion aux cheveux. Quoiqu'il en soit , la colere & la jalousie peintes dans les yeux , & outrée de la façon dont je l'avois quittée pour courir chez la Princesse Rosebelle , elle vint elle-même m'y chercher , comme une conquête qui lui appartenoit , ou comme un esclave échappé de sa chaîne. Elle débuta par des reproches fort vifs , auxquels je ne sçus que répondre. Ses reproches s'attendrirent insensiblement , jusqu'à m'appeller petit volage , & à me faire espérer un pardon facile ; augmentation d'embarras de ma part , & tout ce que je pus faire , fut de marmoter entre mes dents un



mauvais compliment qu'elle n'entendit pas. Cependant Rosebelle sourioit d'un air malin , & le Prince Zazaraph gardoit moins de mesures. Rigriche s'en apperçut , & voyant que je ne marquois de mon côté aucune disposition à réparer ma faute , elle fit bien-tôt succeder aux douceurs des injures si atroces , que je n'eus d'autre parti à prendre que de lui céder la place. Elle se retira à son tour , le cœur gonflé de dépit ; & comme je n'y sçavois point de remede , nous oubliâmes sans peine cette scene comique , pour nous disposer à partir tous ensemble le lendemain.

Je témoignai sur cela quelque inquiétude , parce que je n'avois point d'équipage ; mais le Prince m'assura que je ne devois pas m'en mettre en peine ,

parce que c'étoit l'usage de la Romancie , de fournir gratuitement aux Princes qui y avoient habité , tout ce qui leur étoit nécessaire en ces occasions , & que j'aurois lieu d'être satisfait. En effet , nous étant levés le lendemain avec l'Aurore , nous trouvâmes des équipages tout prêts , & tels que la Romancie seule en peut fournir.





## CONCLUSION

*Et Catastrophe lamentable.*

**O** QUE les choses humaines sont sujetes à d'étranges vicissitudes ! Nous étions le Grand Paladin & moi deux grands Princes , fameux Héros , montés sur deux superbes Palefrois. Des brides d'or , des selles & des houffes ornées de perles & de diamans relevoient la magnificence de notre train. Les harnois de notre équipage n'étoient guères moins riches. L'or , l'argent & les pierreries y brilloient de toutes parts , & répondoient à la richesse de nos Livrées. Tous nos Officiers se faisoient sur tout remarquer par leur bonne mine , & se feroient mêm-

me fait admirer , si l'avantage que nous donnoit notre air noble & gracieux n'avoit attiré sur nous tous les regards. Nous marchions ensemble aux deux côtés d'une magnifique Calèche , dont la richesse effaçoit tout ce qu'on peut imaginer de plus beau. Quatre colonnes d'or autour desquelles on voyoit ramper une vigne d'émeraude , dont les grappes étoient de rubis & de saphirs , soutenoient l'impériale , & l'impériale elle-même étoit si belle , qu'elle faisoit honte au firmament. Dans le fond d'un si beau Char brilloient nos deux Princesses pour le moins autant que deux des plus beaux Astres du Ciel ; l'éclat de leur beauté relevé par un air de satisfaction qui animoit leurs beaux yeux , ébloüissoit tout le monde. On n'avoit jamais vû en

hommes & en femmes un assemblage si complet de perfections , grandes & petites. Les acclamations des Peuples nous acompagnoient par tout. Nous trouvions tous les chemins semés de fleurs , l'air parfumé d'odeurs exquisés , & de distance en distance des Chœurs de Musique qui chantoient nos exploits & la beauté de nos Princesses. Enfin après avoir déjà fait un chemin assez considérable , je me croyois sur le point d'arriver au terme , lorsqu'un instant fatal me ravit un si parfait bonheur ; mais pour bien entendre ce cruel événement , il faut reprendre la chose de plus haut , & prévenir les Lecteurs que je vais changer de ton.

Il y a dans le fond du Languedoc un Gentilhomme nommé M. de la Brosse , qui re-

tiré dans la Terre , joint aux amusemens de la Campagne celui de la lecture qu'il aime passionnément. Quoiqu'il sçache préférer les bons Livres aux mauvais , il ne laisse pas de lire quelquefois des Romans, moins par l'estime qu'il en fait , que parce qu'il aime à lire tous les Livres. Ce Gentilhomme a une sœur qui vient d'épouser un autre Gentilhomme du voisinage appelé M. des Mottes ; & pour faire une double alliance , M. de la Brosse a épousé en même tems la sœur de M. des Mottes. Tandis que ce double mariage se négocioit , & lorsqu'il étoit déjà à la veille de le conclure , M. de la Brosse ayant la tête remplie d'une longue suite de Romans qu'il avoit lus récemment , rêva dans un long & profond sommeil toute l'Histoire qu'on vient de lire. Après

s'être métamorphosé en Prince Fan-Férédin, il fit de M. des Mottes un Grand Paladin Zazaraph. Il changea sa sœur en Princesse Anemone, sa maîtresse en Princesse Rosebelle, & composa tout le beau tissu d'avantures qu'il vient de raconter. Or ce Gehtilhomme, ci-devant Prince Fan-Férédin; c'est moi-même ne vous en déplaîse, & jugez par conséquent quel fut mon étonnement à mon réveil de me retrouver M. de la Brosse. Je demeurai si frappé de la perte que j'avois faite, que pendant toute la journée je ne pus parler d'autre chose; & M. des Mottes m'étant venu voir le matin: Ah Prince Zazaraph, lui dis-je, que nous avons perdu tous deux! Comment se porte la Princesse Rosebelle? Avez-vous vû la Princesse Anemone?

Que dites vous de la folie de Rigriche ? O les beaux diamans ! Que j'ai de regret à ce bracelet ! Arriverons nous bientôt dans la Dondindandie ? Il est aisé de penser que de tels propos étonnerent étrangement M. des Mottes , & je vis le moment qu'il alloit croire que la tête m'avoit tourné, lorsqu'un grand éclat de rire que je fis le rassura. Il se mit à rire lui-même en me demandant l'explication de ce que je venois de lui dire. Non , lui répondis-je , c'est une longue Histoire que je ne veux raconter que devant un Auditoire complet. Nous devons dîner aujourd'hui tous ensemble ; après le dîner je vous régalerai du récit de mes aventures , & même des vôtres que vous ignorez. Je tins parole , & mon Histoire ou mon Son-



ge leur fit à tous un si grand plaisir , que depuis ce tems-là , pour conserver du moins quelques débris de notre ancienne fortune , nous nous appellons encore souvent en plaisantant les Princes Fan-Férédin & Zaraph , & les Princesses Anemone & Rosebelle. On a de plus exigé de moi que je misse mon Histoire par écrit. Ami Lecteur vous venez de la lire. Je souhaite qu'elle vous ait fait plaisir.

F I N.



